

PQ
2679
.E244
A73
2010
c.1
Gen

LA SEBBAR

L'arabe comme un chant secret

Récit – Deuxième édition augmentée

لُغَةُ أَبِي الْعَرَبِيَّةِ
لُغَتِي الْحَبِيبَةِ

Bleu autour

L'arabe comme un chant secret

Deuxième édition augmentée : mai 2010
Première édition : octobre 2007

En page de couverture, traduction en arabe,
par Mustapha Kacimi El Hassani, de la phrase suivante :
« La langue de mon père, l'arabe, langue bien-aimée. »

Ouvrage publié avec le concours
du Conseil régional d'Auvergne

© Bleu autour
11, avenue Pasteur – 03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule
Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation réservés pour tous pays.

Leïla Sebbar

L'ARABE
COMME UN CHANT SECRET

Récit

Bleu autour

PRÉTEXTE

Comment vivre séparée de la langue de son père ? Autour de cette question pour elle cruciale, lancinante, féconde, Leïla Sebbar a publié neuf textes – le premier il y a plus de trente ans – dans des ouvrages collectifs, des revues et, pour les deux derniers, inédits, dans cette seconde édition de *L'arabe comme un chant secret*. Réunis dans l'ordre chronologique de leur parution, ils témoignent de sa rigueur et de son obstination d'écrivain face à cette question ; ils sont autant de haltes sur son parcours, depuis l'Algérie coloniale, où elle est née d'un père algérien et d'une mère française, jusqu'à Paris, où elle écrit dans la langue de sa mère ; ils forment un livre clé dans son œuvre, l'un des plus personnels et émouvants.

*À tous les enfants qu'on a séparés
de la langue des père et mère*

Si je parle la langue de ma mère

Comment je suis revenue à moi ? Jamais je n'ai perdu connaissance, réellement. Je ne suis pas tombée en agitant les bras et en jetant un cri comme dans les romans, je ne me suis pas affaissée doucement bras ballants, je n'ai pas heurté de la tête le bord d'une baignoire... Cette forme d'absence au monde, aux autres, je ne l'ai pas connue. Le mutisme, oui. Ou la disparition dans un ailleurs, les yeux fixes, le corps droit, figé. Je n'ai pas fugué. Je suis toujours partie avec une autorisation au moins verbale ou tacite.

J'ai entendu parler de moi. C'était ma mère. Qui parlait à d'autres femmes, à des amies. Moi je ne disais rien. Je savais qu'elle parlait de moi parce qu'elle me désignait, ou qu'elle disait mon nom. Si elle me touchait les cheveux, comme font les mères quand l'enfant encore petit ne dépasse pas leur épaule, je bougeais la tête pour secouer la pression de la main. Je n'aimais pas ce geste qui ne m'arrivait que lorsque ma mère parlait

de moi à d'autres. Mais je restais là. Je l'entendais dire toujours la même chose. J'écoutais quand même. C'était moi, quand ma mère disait : « Elle est un peu maigre » ou « Elle n'est pas comme sa sœur, appliquée, habile, attentive. Jamais rien pour la maison, même pour ses poupées. Il faut la forcer. C'est terrible... » C'était moi. J'attendais la suite, et ma mère poursuivait : « Toujours avec un livre. Elle n'aime que ça. D'une paresse... » Elle disait aussi... Et je savais que c'était moi à cause des cheveux.

Elle marchait devant (mais je l'entendais) avec deux femmes, deux sœurs que je trouvais belles sans me le dire vraiment. Elles n'étaient pas pudiques comme ma mère. Leurs corps, les hanches, les seins, je me rappelle, étaient souples et vastes dans le corsage, les plis des jupes à la taille. Je ne voulais pas regarder ma mère en maillot sur le sable. Elles je les regardais. Je ne voulais pas voir le corps de ma mère. Elle avait trente ans. Les autres femmes aussi. Elles riaient dans l'eau. Ma mère, je ne sais plus. Un jour, l'une des sœurs, la plus jeune, nous avait montré, à nous les petites filles, comme sa peau était blanche là où elle n'avait pas bruni. Elle avait un maillot de coton vert qu'elle avait coupé et cousu sur la terrasse avec sa sœur et ma mère. Elle avait baissé le triangle de tissu, et j'avais vu le sein blanc, rond, et le bout. Je n'ai jamais vu les seins de ma mère, elle s'enfermait à clé dans

la salle de bains avec mon père. Si son maillot couvrait tout à fait ses seins, j'ai oublié. La surprise, le plaisir à voir ce sein nu, aussitôt recouvert. L'émotion. Elle ne pouvait pas savoir. Son sein lui avait échappé, il avait glissé hors de la pointe du maillot, malgré elle, et moi j'ai su pour la première fois que les seins des femmes, si je les voyais là, allongée sur le sable, je pouvais être émue. Que je l'aie su à ce moment précis, je ne suis pas sûre. Pourtant je crois aujourd'hui que le sein de cette femme que je n'ai vu qu'une fois m'a en quelque sorte bouleversée. Elle avait des yeux verts, un peu tristes.

Elles marchaient toutes les trois devant. Elles parlaient. C'était le soir après le dernier bain. Le long de la plage, au bord du sable, sur la route de terre. Ma mère disait : « C'est à cause de la mer. Quand le soleil a disparu, un peu d'humidité, l'embrun (je ne connaissais pas ce mot-là), ses cheveux frisent, ils sont presque crépus. Elle a de beaux cheveux. » Les sœurs me regardaient, disaient : « Oui, c'est vrai. » L'une d'elles touchait mes cheveux crépelés sur les tempes au-dessus du front. Ma mère répétait : « Elle a de beaux cheveux, j'aime lui faire des boucles quand je la coiffe. » Moi je n'aimais pas que ma mère dise tout le temps que j'avais de beaux cheveux frisés, j'aurais voulu des cheveux plats, pas frisés comme ceux des petites Arabes que je voyais dans la rue.

Je suis revenue à moi. De loin. Après un temps très long. Et j'ai différé longtemps ce moment-là. Tous ces détours. Pour savoir que je suis une femme ? La petite fille, je l'avais oubliée, abandonnée à un coin de mon histoire.

J'ai su d'abord ce que je n'étais pas. Je n'étais pas un garçon.

Je n'étais pas vraiment musulmane, on disait « les Musulmans » pour ne pas dire « les Arabes », comme on a dit plus tard « les événements » au lieu de « la guerre d'Algérie », ou plutôt comme j'entendais dire à l'extérieur de chez moi. J'écoutais, je parlais peu. Je n'étais pas française puisque j'avais un nom arabe. Moi je ne savais pas répondre quand les filles me questionnaient. Elles me posaient toujours les mêmes questions. Mes origines. Je ne disais rien. « Ta mère porte le voile ? Ton frère est circoncis ? Ton père mange du cochon ? Il fait le Ramadan ? » Je répondais par oui, par non, comme à un interrogatoire. Ma mère n'était pas là pour dire de moi ce que j'étais. J'étais muette. Je ne parlais ni aux unes, que je voyais peu, les filles arabes, ni aux autres, avec qui j'étais en pension, filles d'administrateurs, colons, commerçants, bavardes et bêtes, que je méprisais mais que j'enviais parce qu'elles savaient qui elles étaient, filles de..., qui habitaient à..., allaient chez..., et c'était toujours bien, le mieux.

Je me suis perdue à moi. Pour ne pas répondre. Ne pas dire ce qu'elles auraient désapprouvé. Taire aussi ce qu'elles attendaient que je dise. Qui pouvait me reconnaître ? Mon père. Ma mère. Où je risquais d'être reconnue ? À l'intérieur du grillage de la cour, dans la maison protégée, avec mon frère, mes sœurs, dans la cour, le préau, le jardin, sur la terrasse, la véranda.

Pour arriver un jour jusqu'à moi il m'a fallu le détour des livres. Détour politique. Le détour de la guerre. Le détour des femmes. Enfin.

Où me trouver ? Fille ou garçon ? Du côté des colonisés, de la force ? Petite fille modèle, rebelle ?

Je ne devais pas aimer les parachutistes français. Ils étaient les ennemis de mon père, nos ennemis. Quand ils passaient le long du grillage de l'autre côté de la cour, je les regardais. Malgré moi. J'étais troublée. Coupable. Ils sont venus un jour, ils ont pris mon père, ils l'ont mis en prison. C'était la guerre.

J'ai su que mon père était arabe. Moi aussi ? Je parlais la langue de ma mère. Mon père apprenait la langue de ma mère aux enfants arabes dans l'ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES, comme l'indiquaient les lettres capitales au fronton du portail. Il leur enseignait à lire et à écrire le français, le français des livres d'école :

é. è. ë.

Bonjour Léïla !

1. Voici la maîtresse ! Voici la nouvelle élève.
Bonjour, la nouvelle.
2. Je m'appelle Léïla. Bonjour Léïla !
3. Tu es belle, tu ris joli, dit Dalila.
Lève la tête, Léïla, élève Léïla.
4. L'élève Léïla lève la tête et rit.
Elle entre dans la classe.

C'était un bon maître, un bon père, un époux exemplaire. Pour moi. Ma mère était une maîtresse d'école sévère, mère modèle, épouse modèle.

Enfermée dans la langue de ma mère, je n'entendais que ce qui venait d'elle, ce qui était véhiculé par elle, imposé, reçu, digéré, appris, recraché. La langue arabe, je ne voulais pas savoir qu'elle existait. Je ne la parlais pas. Ni ma mère. Elle n'a jamais pu. Ni moi. C'était la langue de ma grand-mère analphabète, la langue de Aïcha et Fatima, analphabètes, et des amis de mon père qui parlaient avec eux, mon père et ma mère, dans la langue de ma mère. C'était la langue des enfants de la rue,

au-delà du grillage, ils nous insultaient, nous les enfants du maître. J'ai appris les injures criées par-dessus le portail et sur le chemin de l'école, quand les garçons couraient vers nous avec des gestes obscènes dont je percevais confusément le sens. Je les haïssais. Nous marchions vite, toutes les trois, mes sœurs et moi, en nous tenant par la main, vers l'école française.

La langue de ma mère me cernait, me cerne encore. Ma mère m'a enfermée dans sa langue, comme encore dans son ventre. Je me suis enfermée moi-même dans les livres – à l'école, en pension, pendant mes études de *lettres* en France – et dans la langue maternelle. J'ai appris d'autres langues, langues latines uniquement.

Et moi, fille, dans cette histoire de langue, d'origine ?

J'étais la fille de ma mère, je parlais dans sa langue, j'existais quand je disais à mes inquisitrices : « Ma mère est française. » J'ajoutais : « Métropolitaine. De France. » Mon origine, c'était là où ma mère était née, avait vécu. Authentifiée dans ma francité par ma mère. « Et toi, tu es française ? » « Oui. Dans le livret de famille j'ai regardé. Française, de mère française. » Je répétais : « Je suis française, ma mère est française. » « Ton père est français ? Pourquoi tu t'appelles comme ça ? C'est pas un nom français. » « Je m'appelle aussi N. », je disais un prénom bien français que j'avais vu écrit près du mien sur un acte de naissance.

« Mais ton père ? Il est français ? » Je ne répondais pas.
« Il est musulman ? » Je disais : « Non. Il n'est pas musulman. Il est sans religion. » « Et toi ? » « Moi ?... »
« Pourquoi tu as les cheveux noirs frisés, comme les Arabes ? » « Je ne sais pas. » Je savais que mon père avait les cheveux frisés comme les miens. Mes sœurs avaient les cheveux de ma mère, plats. « Tu parles arabe ? » « Non. » « Tu fais le Ramadan ? » « Non. »
« Tu vas voir la mère de ton père ? » « Non. »

Parfois nous allions voir ma grand-mère qui habitait Ténès, un village au bord de la mer. Elle était toute petite, avec des yeux perçants. Elle parlait avec mon père en arabe. Ma mère se tenait droite sur une chaise et souriait tout le temps. Mon père traduisait, de sa mère à sa femme, de sa femme à sa mère. Nous, les enfants, en rubans, socquettes blanches et robes à fleurs, propres et souriants, nous restions assis sur le tapis autour de la table ronde. Nous mangions. La mère de mon père, ses filles qui vivaient avec elle nous entouraient, nous embrassaient, nous parlaient... Nous répondions en mangeant. Elles nous gavaient. Elles disaient dans leur langue : « Mange, ma fille, mange. » Mon père nous avait traduit ces mots-là qui revenaient à chaque bouchée, à chaque arrêt de l'un d'entre nous, rassasiés de tendresse et de nourriture. Elles nous parlaient comme des mères, elles nous touchaient comme ma

mère ne nous touchait jamais, elles nous nourrissaient avec une frénésie, un bonheur maternels. L'après-midi, nous la passions dans la courette, sous le figuier, sur les nattes. Ma mère avait toujours droit à une chaise. Mon père prenait des photos, promettait de les envoyer, les a toujours envoyées à sa mère et ses sœurs. Et nous repartions. Sans avoir vu la mer.

« Tu connais la mère de ton père ? Tu vas la voir ? »
« Non. »

Je n'ai pas vu souvent la mère de mon père. Je sais que mon père l'aimait. Elle avait élevé seule cinq enfants. Elle avait sacrifié ses deux filles à des maris impotents ou alcooliques et élevé ses fils pour la société coloniale. Deux d'entre eux. Kader, lui, est resté à Ténès, fidèle à la loi coranique, à sa mère, à ses sœurs. Elle est morte il y a peut-être trois ans, je ne sais plus précisément, mon père n'en a pas parlé. Mon père est un homme qui parle peu. Il attend que les autres parlent. Il écoute. Il est le Patient, comme le dit son nom. Transcrit en lettres françaises, il le reconnaît ? Moi je n'ai connu que ce nom-là, écrit comme l'administration française l'a reproduit sur les papiers d'identité, ceux de mon père, les miens où je porte le nom de mon père. Quand j'entendais le nom de mon père dit par un Arabe, je ne savais plus que c'était aussi le mien. Et lorsqu'un Français le prononçait, il prenait tout de suite une sonorité française où je me reconnaissais, moi, avec ce nom-là. Chaque fois

que je devais me nommer, il me fallait l'épeler, le répéter plusieurs fois. J'attendais toujours qu'on me dise : « C'est quoi, ce nom ? » ou « C'est pas un nom français. » « C'est mon nom », je disais, et on me laissait tranquille. Un jour, quelqu'un, une femme qui venait de France, m'a dit : « Tu as un beau nom. C'est beau, Leïla Sebbar. » C'était la guerre. La pension nous protégeait des attentats, nous les filles.

Mon père était revenu de prison. Il n'en a pas parlé. J'ai seulement vu, au fond du tiroir de l'armoire à glace, dans leur chambre, le paquet de lettres que ma mère avait reçues de mon père en prison. Je ne les ai jamais lues. Un jour je les lirai. Je ne veux pas dire quand.

Je savais que mon père était arabe. Je savais que moi aussi j'étais arabe par mon père. La femme qui m'avait dit que j'avais un beau nom, je l'ai aimée pour ça, et parce qu'elle parlait la langue de ma mère, sans l'accent des Françaises d'ici. Une langue qui pour moi n'avait pas été contaminée par la langue coloniale, une langue claire et pure. Pour moi. À ce moment-là.

Elle avait des yeux verts. Et j'aimais l'entendre parler. Cette femme venait de France, comme ma mère. Elle était née là-bas. Elle parlait la même langue. C'était une femme, comme ma mère. Plus jeune. Elle n'aurait

pas pu être ma mère. Elle était plus jeune que ma mère lorsqu'elle se promenait le long de la plage avec les deux sœurs, ses amies, et qu'elle parlait de moi. Les amies de ma mère, celles qui marchaient près d'elle au bord de la mer, parlaient sa langue. Je savais qu'elles étaient étrangères. Je le savais à leur rire, à leur corps, ample, plein, souple, à leurs gestes, elles n'avaient pas la raideur de ma mère, elles avaient des cuisses larges où des enfants pouvaient s'asseoir. Elles parlaient, et nous derrière ou courant à leur côté, je les écoutais quand elles parlaient de moi si j'entendais mon nom.

Elle m'a dit que mon nom est beau, alors je l'ai entendu, reconnu. C'était mon nom, celui de mon père, un nom arabe, celui qu'on place devant ce prénom qui disait à ma naissance que j'étais une fille, fille d'un Arabe. Ce prénom qu'ils avaient choisi pour moi, que je prononce quand on me demande « Comment tu t'appelles ? », que j'entends si quelqu'un m'appelle, je sais que c'est moi. Quand je l'entends je me trouble, comme si le dire c'était me dire : « Je t'aime. »

Souvent on ne m'appelle pas, on m'interpelle. Pour ne pas s'engager dans le lyrisme obligé du prénom, on ne le prononce pas. Ou un geste, un salut, une adresse criée, inarticulée : « Hé ! ho ! » ou « He ! dis... » Ou, si on parle près, on me parle sans me nommer. Les voix qui le disent, je les entends et je m'émeus chaque fois de

cette sorte d'écho à mon nom. Où est-il en moi inscrit, marqué, ce prénom qui vibre ? Prénom de femme. Pas d'ici. Je dis en riant : « Femme des sables, femme des Plateaux. Arabe du désert et de la mer. »

Le prénom, je le voudrais libre du nom parfois, nom lui-même. Et lorsque je l'entends, c'est comme si c'était mon nom et non pas celui qui est devant, à côté. Il est là, dit, parlé, comme lorsque ma mère disait de moi, elle l'a répété souvent : « Leïla n'aime pas le travail de la maison. » Ma mère aussi m'a appelée, dans la maison toujours, pour un travail de maison ou d'école. Pas d'amour, je ne me rappelle pas l'avoir entendu comme un appel amoureux, ou je l'ai oublié.

Mon nom par ma mère, c'était plutôt la réprimande, la colère, le rappel à l'ordre, la déception. Ma mère institutrice, intendante dans la maison. Quand j'étais malade, peut-être m'a-t-elle appelée comme si j'allais mourir, tendrement, mais je ne m'en souviens pas. Si je m'étais évanouie dans sa maison, elle m'aurait appelée, elle aurait dit mon nom plusieurs fois, inquiète, désespérée, pour que je l'entende. Enfin bouleversée, aimante. Je ne l'aurais pas entendue. Je ne me suis jamais évanouie.

Ma mère m'appelle encore. Comme avant. Dans l'enfance de la maison. « Leïla. » Le seul mot qui ait échappé à la langue de ma mère. Le seul que j'entende encore et qui fait en quelque sorte scandale, perdu là,

présent sur une page ou par la voix de quelqu'un. Le seul qui témoigne aujourd'hui que la langue de ma mère m'a fait violence, comme à mon père.

C'est à travers lui, ce nom, le mien, que j'ai cherché Adonis le bon nègre dans de vieux livres oubliés, dans les catalogues de la Bibliothèque nationale, à Paris. Je ne savais pas qui je retrouvais dans l'esclave nègre Adonis, dans tous les esclaves africains des anecdotes coloniales du XVIII^e siècle. Ils avaient appris à parler la langue du maître français, et le maître leur a dit qu'ils étaient de bons nègres. Certains sont devenus des maîtres d'école, des maîtres de français.

Moi, je m'appelle Leïla et j'enseigne la langue de ma mère à ceux qui la parlent parce qu'ils parlent la langue de leur mère. Et j'écris dans la langue de ma mère. Pour revenir à moi. J'étais un bon colonisé. Comme mon père. Je n'étais pas une fille.

Paris. Les livres. Réunions politiques. Mai 68. Comités d'action. Comités de quartier. Le Vietnam. Les émigrés. La classe ouvrière.

Qui m'a appelée ? Dans l'amour il m'est arrivé d'entendre mon nom et que j'étais une femme. Mais l'amour, on le plaçait pour moi à côté de la politique, de la militance. À cause du désordre possible. Je ne parlais pas dans les réunions. Je parlais en privé. En situation d'amour.

Où j'existais ? Où j'étais une femme ? Qui savait mon nom ? Si on milite, on doit oublier son nom. Je militais anonyme. SNP, comme l'administration coloniale avait désigné ceux qu'elle n'avait pas enregistrés et dont elle niait le nom d'origine, le nom arabe imprononçable, inaudible, indéchiffrable. SNP : Sans nom patronymique. J'étais sans nom.

J'avais même inventé, comme d'autres, de me donner un nom de clandestinité. Si la police en 68 avait enregistré nos noms, pensions-nous, nous aurions échappé à ses enquêtes... Je portais donc un surnom et le mien se cachait bien. Sept ans plus tard, une femme que j'avais connue dans ces moments vécus ensemble m'a appelée de ce faux nom. J'avais oublié. C'était un prénom français de la terre, qui aurait pu être celui de la mère de ma mère, une femme du Périgord.

Le Mouvement de Libération des Femmes. J'ai su que je m'appelle Leïla. J'ai parlé. De moi. J'avais tout oublié. Je croyais... Avec d'autres femmes je me suis cherchée, petite fille, du côté de l'enfance des femmes. Pour savoir. Je suis revenue à moi. C'était long. C'est difficile. Encore. Cette histoire que j'ai avec les femmes.

Si j'écris mon nom au bas du texte, je le perds à ne plus l'entendre. Et si je ne l'écris pas, je me perds.

Si je ne parle pas la langue de mon père

Dans la maison d'école, j'entendais parler une langue qui n'était pas la langue de ma mère. Les lessives se faisaient au fond du jardin, après la treille de vigne, vers la balançoire au siège en osier (ou était-ce simplement une planche de bois raboté ?) que mon père avait installée à l'ombre du néflier. Pour la femme qui lavait le linge dans la buanderie bordée de lilas et de mauves géantes violines – elle a toujours dit « bianderie » lorsqu'elle a su quelques mots de la langue de la *Roumia*, ma mère, en insistant sur le premier « i » malgré les rectifications de la Française de France –, pour cette femme qui venait chaque jour dans la maison du directeur de l'école, mon père traduisait les consignes en arabe. L'échange était bref, quotidien, et il se prolongea ainsi, comme une sorte de rite, au-delà du moment où la femme put comprendre la langue de l'institutrice de France. La voix de mon père changeait, je l'entendais plus fluide, même pour les ordres domestiques, impératifs, à l'attention de ma mère qui

ne passerait pas la matinée dans sa maison mais de l'autre côté de la porte de la véranda ouvrant sur le préau immense, avant la cour carrée que longeaient à droite et à gauche, jusqu'à la clôture grillagée, les salles de classe. Ma mère enseignait la langue de la France à plus de quarante garçons arabes, avec la seule force d'une vocation que la guerre d'Algérie finira par ébranler. Pour l'instant, elle est sûre qu'elle a raison, d'autant que le jeune maître indigène, quand elle l'a suivi à vingt ans sur les hauts plateaux, débutait comme directeur, à peine sorti de l'École normale d'instituteurs de Bouzaréa à Alger, et dirige cette ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES, c'est écrit en majuscules au-dessus du porche près de la maison. J'ignore si, après trente années, les lettres sculptées sont encore figées dans la pierre ou si certaines se sont détachées ou si on a fait sauter « INDI-GÈNES » pour ne garder que « ÉCOLE DE GARÇONS » après l'indépendance ou si tout a disparu au fronton. Je ne suis pas revenue à l'école du village, l'école de mon père où je n'ai pas été élève.

Chaque matin, avec mes deux jeunes sœurs, nous allions à pied jusqu'à l'école de filles du quartier européen, traversant l'esplanade de terre battue où les garçons du quartier arabe jouaient au ballon – quand leurs mères n'y faisaient plus sécher les piments rouges qu'elles écrasaient ensuite, on entendait alors depuis

l'école le bruit du pilon de cuivre dans le mortier. Avant d'entrer dans la cour, ils criaient vers nous, les filles du directeur, dans la langue de la rue, la langue de leur mère, l'arabe des phrases étrangères où nous pouvions reconnaître, parce qu'elles étaient plus agressives que les autres mots, des injures. Quelques-uns cessaient leur jeu, se regroupaient et, à distance, nous insultaient. Nous marchions vite, nous tenant par la main, jusqu'à la côte herbue que nous grimpons. Les garçons ne nous poursuivaient pas mais on les entendait encore crier entre eux, ils nous avaient oubliées.

Dans la langue des garçons arabes qui roulaient sur les planches rafistolées comme des voitures devant les fenêtres de notre chambre, sur la route en pente douce vers la gare désaffectée, je reconnaissais la langue de mon père. Oubliant qu'il avait été comme eux un enfant dans la rue, insultant peut-être les filles des Français – mais il ne me l'a jamais dit et je ne lui ai pas posé de questions sur ses secrets de garçon des quartiers arabes de Ténès, sa ville natale –, je n'entendais pas la même langue lorsque mon père s'adressait à la femme qui lavait le linge. Pourtant, ils parlaient ensemble cette langue-là. La femme ne se contentait pas de dire oui en arabe comme elle le faisait avec ma mère qui, sitôt qu'elle avait l'air de comprendre, croyait au miracle de la transmission immédiate.

Parlaient-ils seulement des tâches domestiques à accomplir dans la matinée où ma mère serait absente ? Il leur arrivait de rire en arabe sans que je sache pourquoi, mais le rire étranger et familier, je l'entendais comme une invite à partager la langue joyeuse, la même que celle des garçons que je redoutais sur le chemin de l'école des filles. Libres, les garçons ne parlaient pas la langue de la salle de classe, ils hurlaient, comme ils hurlaient en se jetant tous ensemble, à l'ouverture du grand portail à deux battants, dans la cour où le maître venait de siffler l'heure de l'école française. Ils couraient en tous sens, la clameur violente heurtait la porte de la véranda que nous n'osions pas ouvrir de peur qu'ils s'engouffrent dans l'entrebâillement et nous piétinent, nous sortions par le portillon de la maison d'école, en contrebas, dans l'odeur du moût de vin de la cave coopérative en face du jardin.

Devant le bureau de mon père, dans le vestibule sombre qui donnait sur le devant des salles de classe, des femmes attendaient comme pour une visite dans un dispensaire, elles pleuraient ou elles riaient, elles parlaient entre elles la langue de mon père avec la femme qui lavait le linge, les intonations étaient les mêmes, les interjections et les gestes donnaient le sens général. Une fois de plus, j'entends la langue de mon père, des femmes se parlent dans sa langue que je ne

comprends pas, je saisis quelques mots, le relief de la langue parlée, et je reste là pour l'entendre sans me mêler à elles. Un jour, mon père m'a permis de rester près de lui, en secret mais je ne me cache pas, dans le bureau du directeur où viennent les femmes pour leurs fils.

C'est presque l'été. La fenêtre est ouverte, il fait déjà chaud. Un jardin étroit, planté d'orangers, borde le mur du bureau et des classes jusqu'au portail, fermé par le grillage au-dessus du muret. Sur la grille poussent des roses églantines. Mon père, à l'ombre des orangers, a posé quelques ruches. On l'a vu souvent, casqué et masqué, les mains gantées, s'occuper des abeilles. Il aime dire qu'il a appris l'apiculture à l'école de Bouzaréa. Pour les asperges qu'il fait pousser avec les grands dans le jardin agricole en face de l'école, il dit aussi cela, que c'est à « la Bouzaréa » qu'il a appris, il le répète souvent.

Les femmes ne se dévoilent pas lorsqu'elles s'assoient sur la chaise de l'autre côté du bureau. Elles découvrent leur visage sans enlever le voile. Parfois elles entrent à deux, les sœurs ou la mère et la fille ou la grand-mère et la mère ou les tantes maternelles. Elles portent toutes des bracelets qui tintent lorsqu'elles agitent les mains. Elles font beaucoup de gestes et parlent tout le temps.

Mon père les laisse parler aussi longtemps qu'elles le désirent. Si une abeille entre dans la pièce, elles n'ont pas peur, mon père dit en arabe que ses abeilles ne sont pas mauvaises, les femmes approuvent et les chassent du revers de la main passée au henné, rouge à l'intérieur et au bout des doigts. Certaines sont tatouées, d'autres non. Elles ont les yeux assombris par le khôl, on ne voit pas leurs cheveux sous les foulards noués sur la tempe.

Mon père a oublié que je suis là. Je ne bouge pas. J'écoute. Les femmes font semblant de ne pas me voir. Elles viennent parfois de loin, elles veulent repartir avec un papier signé, si elles revenaient les mains vides elles auraient perdu la journée. Je ne sais pas ce que mon père écrit sur les feuilles, puis il signe au bas du tampon qu'il a appliqué et que les femmes regardent un long moment, avant de ranger le papier, soigneusement plié, dans une sorte de bourse tirée du saroual à leur entrée dans le bureau. Durant ces heures de l'après-midi, je reconnais la voix de mon père dans la langue qu'il parle avec la femme qui lave le linge au bout de l'allée plantée d'iris bleus. Ma mère s'occupe du jardin de la maison d'école et des fleurs. La langue du directeur indigène est calme et chantante, ferme, sans jamais la brutalité des garçons de la rue. Il parle la langue des femmes illettrées qui viennent à pied, en

charrette ou en autocar pour chercher un papier signé dans le bureau du directeur. Je ne sais combien de fois mon père a ouvert et fermé ce casier vertical, étroit, à glissière en bois, où il range les papiers. J'aime ce bruit de la porte souple qu'on ouvre de haut en bas. Comme moi, lorsqu'elles ne parlent plus, les femmes suivent les gestes de mon père, les placards vitrés, les tiroirs du bureau, le papier, la plume et l'encre, le buvard, le tampon, et, lorsqu'il écrit, elles s'appliquent pour lui, les mains croisées sur les fleurs de la robe que le voile ne recouvre pas. Mon père se lève, se dirige vers la fenêtre sans moustiquaire, il faudra la remplacer, elle était si rouillée qu'on a fini par l'arracher. Il parle en arabe, debout devant les orangers et les roses églantines. Les femmes ont peut-être dit que l'odeur des roses plaît aux abeilles comme à elles. Elles ont peut-être parlé du miel que les hommes récoltent dans les vergers des colons où ils travaillent. Je sais, maintenant, les formules de bienvenue lorsque mon père et les femmes se saluent de la tête. C'est mon père qui, le premier, à chacune d'elles, demande des nouvelles de sa santé, de la santé de ses enfants, avant de s'asseoir. Une fois, il a embrassé au front, sur les foulards, une très vieille femme qui accompagnait sa bru, elle n'a pas parlé, c'est la jeune femme qui a exposé avec volubilité son affaire. De la fenêtre ouverte, mon père dit à la dernière femme que si elle veut éviter l'orage elle peut s'abriter

dans la véranda. La femme remercie, salue mon père, ils échangent à nouveau des formules de politesse, elle s'en va. Mon père ferme les volets en bois, il hésite puis laisse la fenêtre ouverte, les volets sont encore hermétiques, il faudra les nettoyer et les repeindre. Il dit : « L'orage est sur la place, il arrive. Va vite, pour le linge. » Je cours vers la maison d'école.

Au fond du jardin, devant la buanderie, ma mère et la femme qui lave le linge se dépêchent. On entend le tonnerre. De grosses gouttes sur la terre battue. Ma mère jette le linge dans la corbeille en osier. Il n'a pas fait très chaud mais le jardin a l'odeur d'une fin de journée d'été, quand la pluie d'orage soulève la terre comme de la poussière. Tout le monde crie, mes sœurs, mon frère, moi, ma mère, la femme qui aide ma mère. Mon père soulève la corbeille et court jusqu'à la véranda. Les chats se sont réfugiés sous le citronnier près de la cuisine. Mon père parle à la femme qui lave le linge, elle devrait être chez elle, sa mère l'attend. Ma mère n'écoute pas, elle plie déjà le linge sec sur la grande table devant la porte vitrée. L'orage se prolonge, on met des vêtements chauds à nos poupons, des vestes et des culottes de laine que ma mère nous a appris à tricoter, à mes sœurs et moi. La femme met son haïk qu'elle est allée chercher dans la pièce attenante à la cuisine, elle dit « au revoir tout le monde » en

français sans que ma mère la reprenne, elle s'applique. Mon père la raccompagne dans la maison de sa mère avec la nouvelle voiture, c'est la première fois qu'elle s'installe à côté du chauffeur, elle rit en se cachant le visage. Sous le porche, à l'abri, là où on peut lire « ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES », les enfants assistent au départ de la Peugeot 202 noire dernier modèle que mon père a reçue il y a quelques jours. Elle est brillante, propre, elle a un porte-bagages noir, des chromes argent sur les ailes avant et arrière, un capot grillagé noir protège les phares. À deux reprises, la femme coince son voile en claquant la porte, elle rit et dit en arabe qu'elle est un vrai bourricot. La voiture démarre dans les cris, les bravos et le tonnerre.

Un orage aussi soudain avait failli arrêter la fête sous les oliviers, à l'ouest d'Oran, vers la fin d'une après-midi où nous mangions encore la viande du mouton de l'Aïd. Mon père, dès l'aube, s'occupe, avec d'autres hommes et des garçons du village, des deux moutons du festin. Son ami qui dirige la petite école de garçons du village engraisse depuis une semaine deux moutons parqués derrière, dans un champ d'oliviers. Pourquoi je me rappelle avec précision le nom du village, Le Khémis, et le nom de l'ami de mon père, Khelladi ? Il avait des fils, Mourad devait avoir mon âge. Sa femme n'avait pas sa place avec nous à la table haute de la salle à manger

dans la maison d'école. Le voyage jusqu'au Khémis dans la Peugeot 202 m'avait paru long, aride. Collines pelées comme les collines des Agriates en Corse, moins les cactus autour des maisons basses. C'est le matin très tôt. Tout le monde dort, sauf les hommes et mon père, aidés des garçons ils préparent la fosse pour griller les moutons. Je suis là, cachée par le tronc centenaire d'un olivier, levée la première, comme lorsque je voulais manger les figues mûres avant les autres dans le jardin de la maison d'école. Mon père parle avec les hommes et les garçons, en arabe.

Il ne me semble pas qu'il donne des ordres, mais il ne parle pas comme avec les femmes dans son bureau ou la femme qui lave le linge ou les femmes de sa famille, sa mère et ses sœurs aînées que nous allons voir régulièrement dans la ville arabe de Ténès, « le vieux Ténès » où elles habitent la maison natale dans laquelle sa mère a mis au monde, debout, ses cinq enfants, au milieu des autres femmes. Ses fils sont ainsi nés d'une mère debout, c'est un honneur a toujours dit mon père avec fierté. Elle s'accrochait à une corde qui pendait du plafond et qu'elle mordait pour ne pas crier trop fort, il fallait accoucher debout. Mon père nous emmenait voir sa mère et ses sœurs dans la vieille maison où elles vivaient ensemble. Avec elles il parlait la langue de sa mère, oubliant l'autre langue, la langue de l'école et de

sa femme. Elles étaient bavardes et parlaient aussi avec ma mère comme si elle avait dû comprendre. Ma mère écoutait, souriait, acquiesçait. Elles la touchaient pour mieux lui parler et la trouvaient belle, comme elles nous trouvaient beaux, nous les enfants de cette femme étrangère et du fils de la maison, l'aîné fidèle et généreux, le fils préféré, le frère bien-aimé. Elles ne devaient pas penser qu'il les avait trahies en épousant la Française. Leurs gestes disaient le contraire. Elles prenaient les mains de ma mère, la regardaient, l'admiraient, sans cesser de parler l'arabe qui l'enveloppait comme un enfant et nous aussi qui mangions à la table basse. Elles nous alimentaient de la langue inépuisable et des plats traditionnels qu'elles avaient préparés pour nous longtemps à l'avance. La mère de mon père, petite et aiguë en saroual et chemisier à fleurettes, les mêmes que ceux de ses filles plus grandes et plus fortes, ne cessait de parler de sa voix perçante de vieille femme curieuse, adoucie par la voix grasse et tendre de ses filles aux yeux clairs, l'une d'elles presque aveugle. Ma grand-mère parlait aussi avec ses yeux petits et noirs, aussi vifs que sa langue.

Avec les hommes des moutons, la langue de mon père est plus rude. Les garçons parlent entre eux, d'autres, plus loin, au-delà du muret, crient comme les garçons du chemin de l'école de filles. Est-ce mon père ou l'un

des hommes qui égorge la bête ? Je ne suis plus sûre aujourd'hui que ce soit mon père, ou peut-être a-t-il revêtu comme eux une vieille djellabah qui protège ses vêtements de maître d'école, il ne porte pas la blouse grise d'instituteur que je lui ai toujours vue les jours de classe. Mon père, ou un autre Arabe en djellabah ? Mon père n'a jamais mis le pantalon bouffant des hommes de la campagne, ni le gilet ni le turban, je l'ai vu sur une photographie de l'école de Bouzaréa avec une chéchia mais elle devait faire partie de l'uniforme ou c'était un vestige. Je ne sais pas si l'homme porte un pantalon droit ou bouffant sous la djellabah. Le mouton est garrotté, l'homme tient un long couteau effilé, il se penche vers la tête du mouton qu'il maintient en arrière avec l'aide des garçons qui parlent fort entre eux et, d'un coup, il égorge la bête. C'est peut-être le boucher du village, je ne crois pas que ce soit mon père. Les hommes parlent en arabe au-dessus du mouton qui saigne et dont les pattes, retenues par les garçons qui rient, remuent encore quelques secondes. Les garçons continuent à parler fort en transportant le mouton égorgé jusqu'à l'olivier auquel mon père le suspend pour le dépouiller et le vider. Le sang coule de la gorge ouverte. La tête qui ballotte macule la gandourah de l'un des garçons qui pousse déjà les cris de sa mère lorsqu'il reviendra à la maison, la gandourah tachée de sang. Depuis longtemps il est

circoncis, la gandourah blanche qu'il a portée plusieurs jours, ensanglantée et glorieuse, il ne la met plus, elle servira aux frères plus petits. Il se dispute avec l'autre garçon qu'il accuse de l'avoir sali, ils crient en arabe, les hommes leur demandent le silence en criant puis les chassent parce qu'ils continuent à hurler. L'homme au couteau décapite le mouton. La tête sera grillée à part avec la cervelle. Les hommes, debout depuis l'aube, la mangeront discrètement. Les invités, français pour la plupart, ne savent pas que la tête est un morceau de choix. C'est mon père qui dépouille la bête avec le long couteau. Il n'y a plus de sang. Il parle avec les hommes qui préparent le feu, la langue est calme et sereine comme leurs gestes avec les brindilles. Ils ne se parlent pas tout le temps. À intervalles presque réguliers, l'un parle, s'arrête, les autres répondent. Ils travaillent un moment en silence. Mon père éventre le mouton, les viscères tombent avec un bruit mou dans le seau en fer, ici on dit « le bidon ». Les garçons sont revenus, ils chassent à coups de bâton les chiens errants qui ont sauté le muret, un chien poursuivi renverse le bidon, les hommes menacent, les garçons se sauvent avec les chiens, ils seront là pour remplacer les hommes autour de la broche qu'il faut tourner plusieurs heures de suite. On empale le mouton et on dispose le long bâton sur deux grosses pierres au-dessus des braises rouges au fond de la fosse. Les hommes s'accroupissent de chaque

côté du mouton lisse et propre que mon père a lavé à grande eau. Le bavardage tempéré des hommes se poursuit. Mon père prépare les brochettes de foie, des carrés découpés enveloppés dans de la voilette de fine graisse. Il fait griller quelques morceaux de foie préparés pour les hommes. Je m'avance vers eux. Mon père me voit pour la première fois ce matin, il dit : « Alors, tu étais là, cachée ? Depuis quand ? Viens, tu vas goûter. » Il parle aux hommes en arabe, il parle de moi, ils rient, mon père rit lui aussi, il passe sa main dans mes cheveux. Je m'accroupis au bord de la fosse près d'un homme en pantalon bouffant à rayures, les manches de chemise relevées, le turban défait sur la nuque. Mon père surveille la première brochette, la meilleure, dit-il en arabe puis en français, la brochette des cuisiniers. Il la partage. L'un des hommes rompt une galette ronde. On mange en silence. Au pied de l'un des oliviers, dans une grande corbeille, sous les larges feuilles vertes, mon père prend des figues violettes, une pour chacun. Les hommes remercient en arabe. Moi je mange, toujours accroupie près de l'homme qui tient l'un des bouts du long bâton qu'il doit tourner régulièrement. Mon père revient du fond du champ avec une gargoulette enveloppée de linges mouillés. Il la démaillote. Je bois la première à la régala, comme mon père nous a appris à le faire, puis les hommes. Jusqu'à la fin du jour, mon père ne parle plus dans sa langue.

Avec mes sœurs je marche dans les rues du village, vers la fontaine où boivent les ânes et les chevaux. Des bandes de garçons crient autour de nous, comme ceux du chemin de l'école. Ils se moquent de nos boucles, des rubans écossais dans les cheveux, des socquettes blanches, des jupes plissées écossaises au-dessus du genou qui sont retenues par des bretelles. Ils prennent les filles à témoin, ils rient et hurlent contre nous des phrases qui font honte à leurs sœurs, elles se cachent le visage dans le cou de la voisine en pouffant. Vers la fin de l'après-midi, avant l'orage, à l'ombre des Français de l'école, je descends avec mes sœurs vers la rivière et les grottes. Les garçons ne sont plus là.

À un endroit où la rivière a formé un lac irrégulier et calme, sur les pierres plates, des femmes lavent du linge, jambes nues, les sarouals et les jupes relevés. Elles ne sont pas voilées mais les foulards couvrent les cheveux des femmes. Les petites filles courent dans l'eau, les cheveux serrés en queue dans le dos, enroulés dans un ruban de coton épais jaune et rouge. Elles parlent entre elles et avec les femmes, elles ne travaillent pas encore avec leurs mères, elles s'occupent des tout-petits pendant que les femmes battent le linge et tordent à deux les pièces lourdes – de la laine, souvent – qu'elles étendent sur les arbrisseaux au bord de la rivière. Elles parlent fort, elles crient, elles rient,

comme la femme qui lave le linge dans la buanderie de la maison d'école lorsque sa sœur vient l'aider pour les grandes lessives de printemps, les couvertures, les habits de l'hiver, les couvre-lits qu'il faut laver. Je suis seule, égarée dans cette boucle secrète de la rivière. Les voix arabes des femmes couvrent les voix des maîtres et des maîtresses d'école qui appellent les enfants à cause de l'orage. Les femmes ne m'ont pas vue. Je les regarde, je les entends. Je partirai en même temps qu'elles, j'irai dans leur bruit de langue et de linge jusqu'au village où mon père me cherche. Mon père ne me dit rien. Les femmes les plus vieilles s'adressent à lui dans sa langue. Elles me protègent ? Mon père les remercie et les salue avant de se diriger vers l'école. On entend le tonnerre, le ciel sur la maison est noir, mon père marche vite, je le tiens par la main. Il dit dans la langue de l'école, sévère : « On a eu peur à cause de la rivière. » « J'étais avec les femmes. » « Je sais. » Il pleut d'un seul coup, une pluie dure et épaisse. Mon père serre ma main. On court vers le préau de l'école.

J'ai oublié de dire que les yeux de mon père sont bleus.

Le corps de mon père dans la langue de ma mère

Les ancêtres, c'est quoi ? Est-ce que ça suffit à faire de la généalogie, une grand-mère paternelle illettrée, recluse, bonne musulmane, et un grand-père maternel paysan, braconnier et radical-socialiste ? Le grand-père, je le vois en paysan. J'apprendrai plus tard qu'il a été gendarme. S'il avait vécu à l'époque de la conquête de l'Algérie, il aurait été, sous les ordres de Bugeaud, comme lui terrien et périgourdin, un soldat-laboureur. Aurait-il incendié les vergers et les champs d'orge et de blé, suivant ainsi la stratégie militaire du général ? J'aime à penser que non.

La grand-mère est vivante, je la vois en visite, elle me regarde de ses yeux, petits et noirs, comme elle regarde ma mère, la Française. Elle parle en arabe avec son fils, le mari de la Française. Je ne sais pas ce qu'elle lui dit. Je ne saurai jamais ce qu'elle pense, lorsqu'elle me regarde ainsi je sens les yeux de l'inquisition. Dans la cour intérieure, sous le figuier, ma mère est assise sur

une chaise. Elle écoute mon père qui traduit les mots de sa mère, j'ai oublié lesquels. Je ne suis pas sûre que cette petite femme me soit quelque chose. Si oui, par quel accident ? Elle parle avec ses filles, les sœurs de mon père, dans la langue de mon père. À nous les enfants, les sœurs parlent la langue nourricière des femmes, universelle. Les mots ne sont pas les mots d'une langue à comprendre, les mots sont juste des sons qui accompagnent les gestes domestiques des sœurs qui donnent à manger à des enfants, les enfants de l'aîné des fils, celui qui envoie de l'argent aux veuves solitaires dans la maison maternelle, celui qui a traversé la mer pour revenir avec une étrangère, sa femme, la mère des enfants assis autour de la table basse et qui mangent une nourriture exotique avec la gourmandise de la découverte.

Dans la maison paysanne, mon grand-père, à quelques prés de la Dronne, belle et paisible à cet endroit. Au bord, une barque plate, verte et bleue. Ma mère, enfant, pêchait les truites à la main avec son père. Je ne sais pas si mon grand-père nous voit. Les consignes sont strictes. Obéissance, politesse, frugalité. On marche en silence près de la brouette que le grand-père pousse jusqu'au champ de tabac ou au carré de vigne. Mon père parle avec lui dans sa langue. Je ne me souviens pas qu'il m'ait adressé la parole. J'ai oublié sa voix.

On joue sous les planches de la vieille charrette dans le hangar. On passe des heures dans la chaleur et l'odeur du four, le boulanger est un voisin. Je sais ou j'ai su plus tard que sa fille adoptive est eurasienne, sa fille adoptive ou sa fille ? Il a dû faire la guerre d'Indochine et peut-être – mais on n'a pas vu au village de femme vietnamienne – a-t-il laissé en Indochine une *congai*, comme le père de Michel Ragon dont le fils découvre les lettres d'Asie en même temps que sa demi-sœur *aux yeux d'Asie*. Je ne sais pas ce que j'ai à faire avec cet homme bourru, le père de ma mère. Pour aller le voir dans son village en France, il faut des jours et des jours de voyage. Pour aller voir ma grand-mère de Ténès, il faut quelques heures dans la Peugeot 202 noire et ronde.

Combien de vies, de livres, de mots pour croire qu'ils sont mes ancêtres ? Il a fallu la guerre, la guerre d'Algérie, pour avoir la certitude foudroyante que je suis la fille d'un Arabe et d'une Française, que la France a colonisé l'Algérie, que mon père est colonisé et ma mère colonisateur (colonisatrice ?), que je suis divisée malgré le discours qui rassure : mes père et mère appartiennent à la même famille politique... Une famille politique, c'est quoi, lorsque la famille naturelle, côté père, côté mère, est à ce point oubliée dans la parole quotidienne ? Les références sont amnésiques.

Silence sur la tradition maternelle catholique, silence sur la tradition paternelle musulmane, algérienne. La république laïque, avec ses règles, est le lieu principal, privilégié, idéal, absolu de tout acte, de toute parole. Lieu saint. L'école de mon père, instituteur indigène de langue française dans l'école de la France, maître de l'ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES, est le lieu fondateur, unique, l'espace clos et préféré du discours laïque et républicain qui se répète à l'infini dans le plaisir de la vocation. Ma mère est l'alliée indéfectible de la mission, institutrice dans l'école dont mon père est le directeur, maîtresse d'école et maîtresse dans la maison d'école intégrée à cette république laïque minuscule. Mon père, maître incontesté de l'île idéale, serait un pauvre colonisé, une victime, et ma mère, sa complice dans l'école, la maison, la chambre, le bourreau, la bourreau ? Impossible féminin à ce mot de la barbarie. Ainsi, l'école de mon père serait l'école coloniale. Elle est l'école de la France coloniale et colonialiste. Elle a colonisé mon père dans la langue de ma mère. C'est un rapt. Mon père a été enlevé à sa mère, à sa terre même, à son pays – puisqu'il fait partie d'un réseau politique internationaliste –, à sa langue, aux femmes de sa langue. Il a choisi Satan. Il a perdu son âme... Et ma mère est la séductrice, diabolique, l'auxiliaire de la France impérialiste et guerrière.

Et moi, dans cette histoire de corps, d'âme et de langue ? Fille d'un victime et d'une bourreau... Prise au piège. Tourmentée. Entre un masculin féminin et un féminin masculin. Qui est le père, qui est la mère ? Produit neutre, ni fille ni fils, enfant d'une union contre nature ? Fuguer dans la géographie physique et mentale pour échapper à la folie. Fuguer. Se sauver loin, de l'autre côté de la mer. Dans l'exil. Dans le silence des bibliothèques et des livres des autres. La réclusion, sans protection familiale, puisque la généalogie ne parle pas. Privée de la terre natale, de la mémoire des père et mère, de l'intégrité du corps féminin, domestique, terrestre, séparée de la langue du père jamais parlée, la langue de ma mère me serre de plus près. Je suis dans les livres de la langue maternelle, dans le symbole institutionnel de la langue écrite pour toujours dans le labyrinthe de la bibliothèque. Cernée, corsetée. Carapace d'insecte au-dehors, désintégrée au-dedans. Comme le fut mon père, l'étranger intime et familier. Alors, renonçant à la protection meurtrière de l'ombre et des livres, le corps solitaire, silencieux, errant d'une périphérie à l'autre, je m'arrête à la voix d'une langue de la parole, de l'émotion. Des femmes arabes parlent entre elles dans un triste square de la terre française. Je marche encore et encore, seule, dans les mots déplacés, les voix des femmes qui bavardent dans l'exil, la terre de béton, la nouvelle terre où

j'écris le corps de mon père dans la langue de ma mère, la langue de la France, ma langue agitée, violente et pudique, je suis poursuivie et séduite par la voix, les voix des femmes arabes qui ne se taisent pas. Femme d'un patio subverti, d'une tribu qui n'exista jamais. Archéologue désespérée et confiante à la recherche des morceaux épars, pour quel corps impossible ? Isis, la langue de ma mère, ressuscite le corps de l'Algérie, mon père ?

Les mères du peuple de mon père dans la langue de la France

Des femmes sont assises en rond. On ne voit pas d'abord où, sinon que ce n'est pas dans la cour d'une maison mauresque ni sur une terre battue à l'ombre des cactus qui cernent le village. Si on regarde attentivement, des monticules de terre apparaissent entre les femmes penchées, serrées, bavardant en secret autour d'une tombe. Les voiles blancs gonflent sous l'effet du vent invisible, ils tournent le dos à l'œil photographique indiscret. Rien d'autre que ces femmes, trois, quatre, qui entourent la terre rouge légèrement retournée, dessinant une courbe, de la tête aux pieds. Je ne suis pas sûre qu'elles se parlent. Je les regarde un moment.

Agnès Varda m'a proposé, comme à d'autres écrivains, de dire quelques mots sur une photographie en noir et blanc placée devant moi. C'est un travail pour la télévision ou le cinéma, je ne sais plus. Je parle de ce que je vois, j'ai oublié ce que j'ai pu dire mais je n'ai

pas oublié mes larmes. Je ne sais pourquoi – encore aujourd’hui je me le demande, et je ne veux pas m’arrêter à ces pleurs soudains, irrépressibles, devant une photographie si simple, si peu tragique – je me mets à pleurer. Aucune raison immédiate, aucune apparente. Agnès Varda interrompt son travail, attend la fin des larmes, placide. Elle me dit : « Vous auriez voulu avoir une mère arabe ? » La surprise m’empêche de répondre, et aussi un malaise. De quel droit cette femme que je ne connais pas s’autorise une telle question ? Une question que j’entends comme une affirmation et en quelque sorte une offense à ma mère, française. Une déduction hâtive, déplacée, qui ne s’imposait pas. En vérité, jamais je n’ai souhaité une autre mère que la mienne, en conscience. Combien d’années plus tard – je ne suis pas capable de retrouver la date de cette après-midi, rue Daguerre, dans la maison d’Agnès Varda –, la scène des femmes me revient, et mes larmes. Réfléchissant à la mère romanesque de mes livres, je repense à la question de la cinéaste, à sa perspicacité. Je ne suis pas la mère de mes livres, ma mère n’est pas la mère de mes livres, la mère de mes livres est obstinément une femme arabe et musulmane, algérienne.

Ma mère. Elle est la France. Je le sais, je l’ai toujours su. Elle est la langue de la France. Elle ne le dit pas, tout le prouve, ses gestes, son maintien, sa voix. Dans le quartier

arabe, populaire, qu’on n’appelle pas comme ailleurs (à Oran, Sidi Bel-Abbès...) « le village nègre », dans ce quartier de la lisière, après les maisons européennes et le centre colonial où mon père, le maître indigène, dirige l’école de garçons indigènes, ma mère est unique. Pas une femme qui lui ressemble. L’institutrice, Française de France, parle la langue de l’école de la République, la langue des livres et de la France telle que doivent la pratiquer tous les Français au-delà de la Méditerranée, dans le pays où de Marseille à Lille on parle la langue de Paris, et Paris c’est la France, je le pense alors même que je marche dans les bois de châtaigniers au pays de ma mère, en Dordogne.

La femme du maître indigène, la belle étrangère, la Française qui n’a pas peur des Arabes, ne comprend pas que ceux qui sont nés dans ce pays de père en fils et de mère en fille, si près des indigènes qui sont chez eux, sur leur terre, depuis si longtemps avant les derniers conquérants, vivent comme s’ils étaient en danger dès que passent, parlant la langue sauvage, des groupes d’hommes ou des bandes de jeunes hommes. Cette femme, qui ne s’écarte pas des pauvres de la campagne et des domaines, parle une autre langue. On la trouve étrange, différente, on l’entend comme une source claire, les mots sont les mêmes mais les sons sonnent autrement, moins précipités, moins criés,

moins gonflés. On l'écoute dans le jardin de l'école, dans la cour et sur le chemin rouge, le long de la cave vinicole. Cette langue n'est pas la langue de la Colonie, elle est belle.

Ma mère apprend aux garçons, aux enfants de paysans, qui viennent de loin, les pieds nus, la bonne langue, le bon accent, la prononciation doit être parfaite. À nous, ses enfants, elle parle sa langue, elle rectifie comme à l'école si des mots fautifs, des sons inappropriés se glissent, furtifs, dans ce que nous disons. Ma mère, institutrice. Les mots et les gestes sont sous surveillance. Toujours. La langue de la Colonie ne franchit pas la clôture de l'école et de la maison d'école. Ni la langue, ni les couleurs trop vives des femmes nées sur une terre de chaleur et de prospérité, ni les bijoux brillants, ni les ornements indiscrets. On me dit que ma mère est belle, élégante, moderne. Elle feuillette les journaux de mode sous la véranda dans le fauteuil d'été. Plus tard, dans l'autre pays, j'ai cru voir ce fauteuil-là, exposé parmi d'autres objets arrachés aux maisons désertées, j'ai pensé c'est le même, le fauteuil de la terrasse où on prend le café rituel, je m'approche, le bois est trop clair, le végétal tressé n'a pas la même couleur, je me détourne. Ma mère assise, elle porte sa robe aux iris bleus, elle tourne les pages de la mode, attentive au modèle qui lui plaira, à celui qu'elle

composera à partir de plusieurs modèles avec la couturière du jeudi à la maison, une juive de Tlemcen opulente dans un tailleur ajusté d'un jaune tournesol que ma mère a dû trouver trop jaune – elle ne l'a pas dit, je sais qu'elle l'a pensé, j'en suis sûre aujourd'hui, si je lui demande la couleur du tailleur de la couturière elle dira qu'elle a oublié. Ma mère choisit la fantaisie pour nous, ses filles, mes deux sœurs et moi. Pour elle, des robes et des tailleurs dont le tissu, de la meilleure qualité, sera le seul ornement. Peut-être un revers en piqué blanc, sobre, une broche en argent légèrement éteint. Des motifs et des couleurs raffinés pour elle et pour nous, les filles de la Française. Institutrice. D'abord institutrice dans la maison. Apprendre les gestes simples, essentiels, quotidiens, de l'ordre, de la propreté, de l'harmonie. Nous saurons tout faire dans une maison et à l'école, jusqu'à la perfection. L'œil vigilant, attentif, de la maîtresse de maison, maîtresse d'école. Lire, écrire, coudre, tricoter, cuisiner, jardiner, faire un bouquet, être jolie, obéissante, ordonnée, studieuse, serviable, habile, parfaite, fille modèle d'une mère modèle. Mon père est fier de sa femme, de ses filles.

La maison d'école, le jardin de ma mère, ses enfants forment une petite France où se parle la langue de la France. Les bonnes, Aïcha et Fatima, leur voile blanc, le haïk, enlevé, plié, rangé dans la maison, s'appliquent

à suivre les gestes qui les éduquent, les mots qu'elles apprennent à prononcer sans faute, ma mère, inlassable, corrige. Mon père dit que Aïcha est une lionne. Je comprends que Aïcha se défend comme une lionne, je comprends qu'elle apprend vite, Aïcha est une bonne élève, la meilleure élève de ma mère. Lorsqu'elle partira pour se marier et que sa jeune sœur Fatima la remplacera, ma mère dira : « Aïcha était une lionne. » C'est dans le premier texte que j'écris sur l'enfance algérienne que je retrouve Aïcha et Fatima. Aïcha, un jour de lessive, au fond du jardin de ma mère, près de la lessiveuse qui fume, je suis assise sur une brique, derrière moi les hautes tiges des roses trémières rouge sang de bœuf. C'est au moment où je sors des mots de l'université, du corps de la langue de l'école, des livres et des bibliothèques, que reviennent les voix de l'autre langue, les gestes des corps humbles, domestiques, analphabètes. Ma mère disait : « Si Aïcha était allée à l'école... » Lorsque mon père répète « Aïcha est une lionne », je crois comprendre qu'elle est intelligente, d'une intelligence exceptionnelle, comme s'il nous la donnait en exemple. Aïcha n'est pas allée à l'école, et pourtant... Si elle était allée à l'école... La suite, je ne l'imagine pas. Plus tard, je me dis qu'elle aurait été infirmière au maquis, comme celles qui ont rejoint les frères avec un certificat d'études ou un brevet élémentaire. En prison, ses sœurs analphabètes ont

appris avec d'autres femmes la langue du père et la langue de l'ennemi. Elles ont rencontré des institutrices improvisées, soucieuses de leur destin dans une Algérie indépendante. La suite...

Ainsi, Aïcha devient, malgré moi, la mère de mes livres. J'écris son corps et sa langue, dans la langue de ma mère, la langue de la France qu'elle ne saura ni lire ni écrire. Je ne suis pas allée dans la maison des sœurs. Elles habitent le village arabe, non loin de l'école. Je ne sais pas où se trouve la maison de leur père, si elles ont un père, une mère. Je ne sais rien. Je les vois le matin et le soir, habillées en femmes arabes voilées, dévoilées, elles ont des robes à larges fleurs, je distingue à peine une mèche de cheveux près de l'oreille où le foulard a glissé. Elles nouent et renouent le foulard ou les foulards sur le haut du front, les mèches aplaties sur les tempes ne doivent pas dépasser, elles ajustent, lentes et précises, les couleurs violentes qui cachent la chevelure. Parce que la paume de leurs mains est rouge, je sais qu'elles passent leur chevelure au henné. Comment ? Je l'entends dire, je n'ai pas assisté à la cérémonie du henné, le bain maure je n'y vais pas. Dans la maison d'école il y a une salle d'eau avec une douche, ma mère n'irait pas dans un bain maure. Tout la sépare des femmes du peuple de mon père.

Tout me sépare de la mère et des sœurs de mon père. La langue, les gestes, les manières, les habitudes domestiques. Il faut manger assis sur des coussins autour d'une table basse, il faut manger tout ce qui est servi, faire honneur, les vieilles tantes nous parlent avec des plats inconnus longuement cuisinés, du pain cuit à la maison, des gâteaux au miel et aux amandes pour nous, les enfants du frère préféré, il faut manger, dire que c'est bon. Nous mangeons, nous mangeons, et les vieilles sœurs – elles n'étaient pas vieilles – nous regardent sans manger, attendries, étonnées de nos jupes trop courtes, des rubans écossais dans nos cheveux, de nos sandales de toile blanche, si blanches, de nos bavardages dans la langue inconnue. Elles sont grosses, elles portent des blouses à fleurs, des pantalons bouffants, des cheveux rouge carotte s'échappent de leurs foulards superposés. Les sœurs de mon père. Ainsi, mon père a une mère et des sœurs, aussi vieilles que sa mère, qui ressemblent à Aïcha et Fatima quand elles ne seront plus jeunes. Elles nous prennent dans leurs bras, nous serrent contre leurs blouses moelleuses, nous embrassent en riant, elles prononcent en les déformant les prénoms français de mon frère et de mes sœurs. Elles sont heureuses de nous, si étranges sous le jasmin dans la cour de la vieille maison du vieux Ténès. Ma mère, la Française, assise sur une chaise près de mon père, prête ses

enfants à l'amour des sœurs privées d'enfants l'une et l'autre. Ma mère sourit, assiste à la scène maternelle multipliée par deux, aux gestes qui enveloppent comme s'ils allaient engloutir, aux rires de cette après-midi d'été dans une cour fermée, protégée par l'odeur du figuier mêlée au miel des gâteaux que nous allons emporter pour le voyage dans la Peugeot 202 noire.

Et les femmes, les mères de ces garçons sauvages qui viennent à l'école de mon père et qui nous guettent, mes sœurs et moi, pour insulter les filles de la Française, les princesses sous la haute protection du père, le directeur de l'école, le maître indigène, ces femmes, je les vois lorsqu'elles viennent pour leurs fils parler avec mon père dans sa langue, je les entends lorsque je marche avec mes sœurs jusqu'aux maisons coloniales, de l'autre côté de l'esplanade de terre sèche. Derrière les linges qui les séparent du portail et de la rue, elles sont assises en rond, elles travaillent sur le sol, elles bavardent et, si un enfant écarte trop largement les linges suspendus, elles crient.

Aïcha et Fatima habitent les mêmes cours derrière des linges, elles partagent une chambre aveugle qui ouvre sur le patio vétuste, comme les autres femmes elles auront des enfants, beaucoup d'enfants.

Les mères de mes livres. Des mères romanesques, imaginaires ? C'est alors que je fais le choix de la femme rebelle, libre, tandis que je découvre les femmes réelles qui ont été des insoumises, des frondeuses, des aventurières, dans le désordre Isabelle Eberhardt, Aurélie Tidjani, Alexandra David Neel, George Sand, Jane Bowles, Odette du Puigaudeau, Lou Andreas-Salomé, Annemarie Schwarzenbach, et Germaine Tillion, Germaine Laoust... C'est à ce moment précis que des mères berbères, arabes, musulmanes, analphabètes, séquestrées, deviennent les héroïnes de mes livres. Des mères premières. Mères archaïques, maternelles, au corps vaste enveloppé de linges où se perd le corps d'un enfant, mères à la langue inconnue qui ne donne pas d'ordre, qui ne se préoccupe ni de l'école ni du libre arbitre. Je m'invente une mère aimante, chaleureuse, tendre toujours, cette mère n'existe pas, je le sais..., je me fabrique une mère douce à ses filles, une mère que l'institutrice ne métamorphose pas en donneuse de leçons, oublieuse de l'amour par devoir.

« Vous auriez voulu avoir une mère arabe... » Les mots d'Agnès Varda, je les entends seulement aujourd'hui où des mères du peuple de mon père peuplent mes livres, comme des mères.

Le silence de la langue de mon père, l'arabe

L'Algérie française, coloniale. J'habite la maison d'école, la maison de ma mère, dans l'école de mon père, l'ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES, à Eugène-Étienne Hennaya, près de Tlemcen. C'est ce que je crois. À l'écart du village européen – le centre où s'ordonnent en carré les écoles, le dispensaire, la mairie, l'église, le kiosque, le monument aux morts autour de la place réservée aux Français plusieurs fois par an, on entend la musique des fanfares et des bals les jours de fête –, au bout d'une route qui ne sera pas goudronnée, vers la cave vinicole et les domaines des colons, le quartier arabe. On ne disait pas « le village nègre » pour désigner le quartier populaire où habitaient des Arabes et autrefois les artisans nègres, les maîtres des métiers impurs, bouchers, forgerons, tanneurs... Des Noirs africains habiles, indispensables et méprisés, ils se sont mêlés aux Berbères et aux Arabes, mais l'histoire coloniale puis nationaliste et nationale les a oubliés, comme la France, « mère-patrie », a longtemps oublié ses tirailleurs algériens, sénégalais, annamites...

On peut voir aujourd'hui à Fréjus, dans le Var, sur la croisette, un monument de 1994 « dédié à toutes les troupes noires qui ont vaillamment servi sous le drapeau français pendant plus d'un siècle et dont Fréjus était la plus importante garnison ». Aux pieds des soldats noirs, cette adresse du poète africain Léopold Sédar Senghor :

A L'ARMÉE NOIRE

« Passant,
ils sont tombés
fraternellement unis
pour que tu restes Français. »

Depuis 1993, on se promène dans les allées funèbres de l'immense Mémorial des guerres en Indochine où s'alignent les listes murales des noms arabes, berbères, africains, indochinois, français quelques-uns, on lit, on déchiffre des noms exotiques, on n'entend pas les langues. Ils sont tous morts, les soldats. Sur une dalle, entre des colonnes de silence :

ICI REPOSENT LES CORPS DE
3152 MILITAIRES MORTS POUR
LA FRANCE EN INDOCHINE
1939 - 1954

Ces cimetières sont « les villages nègres » de l'armée coloniale mais des villages éternels en beau marbre blanc.

La maison de ma mère n'est pas sa maison. C'est la maison de l'État français, de l'Instruction publique, dans l'école de « l'instituteur du bled », mon père, « le petit Arabe, meilleur que les petits Français ». Dans la belle langue de la France, sérieux, curieux, doué pour les mathématiques, il lit tout, il apprend tout, il aime réciter les poèmes qu'il découvre en même temps que la géographie fluviale du pays de France, ce pays des rivières où il rencontrera la jeune Française, éblouie d'entendre un jeune homme étranger qui parle sa langue si parfaitement et sans l'accent de la province aquitaine. Il ne ressemble pas aux hommes de la Dordogne natale, elle l'écoute, il parle si bien. Lorsqu'ils se penchent vers la Garonne, sur le parapet qui longe le fleuve dans la ville elle voit sa main brune comme le seigle mûr des champs de son père. Ce qu'elle imagine du pays de cet homme et de son peuple, je ne sais pas. Ses yeux sont bleus. Il porte des lunettes rondes en écaille. Il sera instituteur. Il n'emène pas sa jeune femme dans une citadelle fortifiée des hauts plateaux algériens, comme Sid-Ahmed Tidjani, grand maître religieux de la confrérie d'Aïn-Madhi, son épouse champenoise, Aurélie Picard, rencontrée dans un hôtel de Bordeaux où s'est réfugié le gouvernement de la Défense nationale pour fuir l'avancée des Allemands, on est en 1870. La citadelle ne sera pas musulmane mais laïque, c'est l'école de mon père à Aflou, un village des hauts plateaux du djebel Amour, on est en 1940.

Désormais, et jusqu'en 1962, l'année de l'indépendance algérienne, et même quelques années après, la maison de ma mère, la maison d'école, de ville en ville, jusqu'à Alger, au Clos-Salembier, devient une petite France édifée au nom de la République française à l'intérieur des murs et de la clôture qui cernent l'école et la séparent des pauvres maisons arabes d'où viennent les garçons pour des nourritures spirituelles et terrestres. Mon père est le premier maître qui donne à manger, sous le préau, à des enfants, des « fils du pauvre » dont ce sera le seul repas de la journée. Aucune maison du village ne jouxte l'école. D'un côté le stade, de l'autre une esplanade de terre où sèchent les piments rouges, une route vers les orangeries, une route le long de la cave vinicole, peut-être allait-elle jusqu'à la gare désaffectée ? La petite France des instituteurs laïques, mon père et ma mère, est dirigée de main de maître pour devenir intra-muros une République idéale où s'exercent, au nom de la justice, de l'égalité, de la fraternité, les lois de l'apprentissage scolaire dans les livres de la France, la langue de la France, la géographie et l'histoire de la France. Ma mère nous élève en petites filles de la République française, dans sa langue, dans ses livres, elle nous transmet un savoir universel, une langue unique. Petites filles modèles, nous lisons avec passion la Comtesse de Ségur – nous ne sommes pas Sophie, plutôt Camille et Marguerite – et la série

édifiante de l'Helvétique Heidi. La France des livres habite notre chambre, la maison ne parle pas la langue étrangère, l'arabe. Nous avons les gestes de ma mère, la Française de France, sa voix, sans l'accent populaire des pieds-noirs mâtiné de français dégradé et d'espagnol, nous parlons la langue des livres que ma mère reçoit de France, ils sont serrés sur deux rangs derrière les vitres de la bibliothèque. Nous portons des robes taillées et brodées comme dans les journaux de mode auxquels ma mère s'est abonnée, pour nos cheveux ma mère choisit des rubans écossais, la couleur diffère pour chacune des trois sœurs. Nous sommes les filles accomplies de notre mère institutrice, je le dis, je le répète, inlassablement je l'écris... Dans la maison, il y a un piano. Ma mère nous enseigne l'hygiène, la cuisine française, la politesse. Ma mère est le meilleur de la France des Lumières et de la Raison.

Et mon père ? Mon père est fier, je crois, de sa petite France qu'il transporte d'un poste à l'autre dans la maison d'école que l'ingéniosité de sa femme transforme en maison chaleureuse et généreuse. On le félicite – le jardin, les enfants... – dans la langue de la France, jamais dans la langue du pays « indigène ». Dans la maison de sa femme, mon père ne parle pas la langue de sa mère. Il est arabe et je ne sais pas qu'il est arabe. Il est d'abord mon père, attentif, présent, patient

(son nom même le dit mais je l'ignore), et maître d'école, il résout magiquement les problèmes dont je lis et relis l'énoncé sans comprendre la langue mathématique, étrangère pour moi, familière à mon père. Je ne m'étonne pas qu'il ne parle pas la langue de la rue arabe. Pourquoi la parlerait-il dans la maison de la France, désormais sa maison, là où, sans l'autorisation de la communauté familiale et musulmane, il a fondé une famille séparée, sa famille, avec l'étrangère, dans la langue étrangère, cette langue qu'il transmet – pas seulement la langue – à des enfants du bled, langue obligatoire de l'ordre et de la loi ? Ruse de l'Infidèle, du Nazaréen, pour introduire le doute ? Ces enfants-là, enfermés dans l'école de la France, seront des étrangers à la terre de leur mère... Qui pense cela, à ce moment-là ? Peut-être, déjà, des élèves de mon père, nourris à la France et parfois à la Révolution française, organisent en clandestins nationalistes la prochaine insurrection. Peut-être certains auront fait le voyage à pied d'ouest en est, après les massacres de Sétif en mai 1945, et, neuf années plus tard, les premiers instituteurs, Français de France, seront leur cible.

Mon père ne nous parle pas sa langue. Il ne nous raconte pas les légendes de son peuple ni le petit homme rusé, Djha, qui se moque des puissants et des despotes. Dans la bibliothèque, pas un livre, pas un mot de sa

langue. (Je ne sais pas qu'il connaît par cœur le Coran, qu'il a reçu comme les autres garçons assis en rond autour du maître les coups de la longue baguette en bois d'olivier, qu'il a écrit de droite à gauche sur la planchette de noyer léguée par son père, de père en fils, après lui son fils aîné n'héritera pas de la précieuse planche que la sœur analphabète garde près du petit marabout dans la chambre bleue du vieux Ténès, la ville natale de mon père.) Si un livre avait été oublié derrière les livres de la France, j'aurais vu le dessin de la langue inconnue, sans le connaître je l'aurais reconnu. J'ai si souvent cherché ceux qui auraient été savamment dissimulés, une sorte de petit « enfer ». Je n'ai rien trouvé, seulement des planches anatomiques illisibles que je n'ai pas regardées, ou à peine.

Aïcha puis Fatima, les sœurs des maisons pauvres qui aident ma mère, parlent une langue domestique réduite aux mots juxtaposés du ménage, de la lessive et du repassage. Mon père traduit les ordres et les conseils de ma mère lorsque le travail n'est plus seulement routinier. De loin je l'entends au fond du jardin, près de la buanderie, il parle la langue des bonnes, sa langue ? Et, dans la bouche des garçons, peut-être les petits frères, les jeunes cousins de Aïcha et Fatima, ceux qui nous lancent non pas les cailloux du chemin mais les mots d'une langue barbare, la langue de mon père ?

Des insultes, il n'y a pas de doute, où se mêlent des mots que je comprends. *Roumia* et *Roumiottes*, la Française, la chrétienne, l'étrangère, ma mère, et nous trois, les filles de cette femme (elle n'est pas la bienvenue), nous qui marchons vers l'école des filles de l'autre côté du chemin qui monte vers les rues françaises. Et le mot répété cent fois, agressif, sexuel (je le sais sans le savoir, c'est le rire satanique et lubrique des garçons qui me dit que ce mot-là est interdit mais licite contre nous, les filles de la Française), arme qui frappe et qui tue, couteau qui égorge et le sang coule, mot persécuteur, assassin, orgueil des garçons, ils sont pauvres mais leur force virile est immense et ils peuvent nous donner la mort, mais, avant la mort et la honte, le mot claque, hurlé par des garçons heureux d'humilier, de terroriser les trois sœurs qui vont en silence, main dans la main, sur le chemin de l'enfer, le mot roule, gronde, vrille, bondit de l'un à l'autre jusqu'à nous : *nique, nique...* (je l'ai retrouvé de l'autre côté de la mer, déferlant des banlieues où vivent aujourd'hui les fils et petits-fils de ceux qui le criaient vers nous, ils ont quitté le village fertile devenu infertile, ils ont vécu dans les « cités nègres » de la périphérie, après les bidonvilles leurs enfants ont colonisé la langue de la France, quel est le Français jeune ou vieux qui n'a pas entendu ce mot-là, dont la violence sexuelle s'est atténuée en passant de l'Algérie à la France, de la banlieue à la ville ?). Je sais que j'ai déjà raconté,

écrit ma stupéfaction muette à ne pas oser penser que la langue qui voulait ma mort, la mort de mes sœurs (plusieurs variations ont suivi les mots arabes des garçons du chemin), c'était la langue de mon père.

Non. Mon père ne parle pas la langue des bonnes ni celle des garçons sauvages qui nous injurient chaque jour d'école. Je ne dis rien à mon père de ces blessures quotidiennes dès que je franchis le portail qui nous sépare du chemin hurlant. Longtemps après, très longtemps, mon père, en exil dans le pays de ma mère et de la langue qu'il aime, lira ce que j'écris de sa langue qui nous insulte, il ne dira rien. Comme il n'a rien dit de la maison de sa mère, de son peuple, de sa langue, ni du pays, de son histoire, de ses histoires. Rien. C'est le silence, obstinément, du côté du père, de l'arabe, de l'Algérie ancestrale. Les garçons du chemin me disent que ma mère ne devrait pas être la femme du maître ni ma mère, que la maison de mon père n'est pas sa maison, que l'Algérie n'est pas son pays ni le mien. Criant ce seul mot, ils disent, par ce harcèlement qui les réjouit, que je ne suis pas la fille de mon père, que je ne suis pas la fille de sa langue ni de sa terre, que la mère de ses enfants n'est pas une femme du peuple algérien. Le silence de la langue arabe, les garçons le déchirent. Cruauté volontaire. Sinon, pourquoi cet acharnement tous les matins, année après année ?

Au premier jour de l'insurrection, novembre 1954, on tue des instituteurs, comme cinquante ans plus tard lorsque le frère tue le frère. Les enfants de la langue de mon père ? Les enfants instruits par l'école de garçons indigènes, dans la langue étrangère, ennemie ? Ils vont tuer le maître, ils vont massacrer sa famille, coloniale et impie ? Mon père, que dit-il ? Rien. Ni en français ni en arabe. Dans la chambre de la maison d'école, ils parlent, mon père et ma mère, ils se parlent à mots murmurés, je les entends. Nous ne posons pas de questions, ce n'est jamais le moment de poser des questions. Et moi, protégée contre les mots des fils du peuple de mon père dans la forteresse des livres et du savoir, ce que les jeunes filles de la Colonie me disent dans la langue de ma mère, dénaturée, je le tais. Les questions insidieuses dont je ne saisis pas tout de suite la perfidie (j'ai déjà écrit dans un autre texte les mots quotidiens de l'inquisition de l'Algérie française), elles les répètent, variant le thème. Mon nom même, prénom et patronyme, annonce que je suis la fille de mon père, un Arabe, un ennemi de la France, un assassin de bons, de vrais Français, propriétaires industriels de ce pays sauvé de la friche et de l'ignorance, en rupture salutaire de langue inculte, de religion obscurantiste, de coutumes obsolètes. Les jeunes filles me somment de donner les preuves qui affirment sans équivoque que je ne suis pas la fille de mon père. Je me tais. La langue de ma mère

– je n'en connais pas les ruses procédurières – m'abandonne au silence coupable, et la langue de mon père interdite à l'intérieur des murs de la France barbelée ne peut rien pour moi. Mon père et ma mère non plus. Mes deux sœurs ont-elles affronté les mêmes interrogatoires, les mots de la haine dans les deux langues ? (Aujourd'hui encore, je ne le sais pas. Nous pourrions parler, nous ne parlons pas.) Volontairement, je me mets hors vie, dans la vie des livres, romans traduits de langues qui sont étrangères à la Colonie, à la guerre, je me tiens loin, toujours plus loin, de la Russie d'avant la Révolution d'octobre à l'Amérique américaine et latine, je me soustrais à la langue de mon père, l'Algérien, à la langue de ma mère, la Française.

Les livres ne me quitteront pas. Ils ne m'ont pas apaisée, ceux que je lis, revenant à la langue de ma mère. Je lis avidement les écrivains français (pourquoi Proust en même temps que Céline ?). Et les frères de mon père en langue arabe, je les lis, traduits, et, sous la langue française, j'entends la langue de la mère de mon père, elle n'est plus muette. Je peux désormais l'écouter, en clandestine, du côté des femmes arabes de la banlieue française. Je n'ai pas le sens des mots, j'ai seulement la voix de la langue des femmes que je ne voyais pas à Hennaya, Alger (le Clos-Salembier et la Cité Nador), Blida (la Cité musulmane), je ne savais pas ce qu'elles

disaient à l'intérieur des cours masquées par les linges sur le fil, derrière le portail entrouvert, les sœurs et les cousines de Aïcha et Fatima, les femmes du peuple de mon père. C'est elles que je veux entendre, la mère et les sœurs de mon père à peine entrevues dans la petite cour du vieux Ténès, un figuier dans la cour et du jasmin (j'ai parlé d'elles dans un texte ancien, elles reviendront vers moi). Je veux les entendre, les écrire dans la langue de ma mère, pour accéder au père, au silence de sa langue, l'arabe, l'arabe de mon père.

J'écris. Des livres. J'écris la violence du silence imposé, de l'exil, de la division, j'écris la terre de mon père, colonisée, maltraitée (aujourd'hui encore), déportée sauvagement, je l'écris dans la langue de ma mère. C'est ainsi que je peux vivre, dans la fiction, fille de mon père et de ma mère. Je trace mes routes algériennes dans la France.

Le retour de l'absente

C'était à la fois ténébreux et désertique. On ne voit rien, on reste sur place en attendant le jour, et, avant l'aube, peut-être un peu de lune qui évite de se perdre... Mais c'est la nuit, opaque, et le vide que rien, pas un objet ni personne, n'habite. Immense terre noire, inhospitalière, plate et sans beauté. Une aridité qui fait peur.

J'étais ainsi. Paysage désolé où rien ne peut avoir lieu, où rien n'arrivera parce qu'il ne présente aucune aspérité qui arrête le regard ou la marche, pas une irrégularité qui attire la curiosité. Pas même de la friche. Une friche promet des surprises, pour peu qu'on lui accorde l'énergie du travail agricole. Les ténèbres sans l'enfer. Le désert sans la prophétie. Car je ne sais rien de Dieu, ni de ses envoyés ni du verbe sacré transmis par voix divine, propagé du désert au-delà des mers par l'épée et la parole triomphante ou souffrante. On ne me raconte pas Abraham, Agar, Moïse, Marie, Jésus, Muhammed. Je saurai l'histoire d'Abraham et de ses fils Isaac et Ismaël (il les aurait égorgés sans

l'intervention magique du mouton) quand je m'interrogerai sur le sens du sacrifice, l'immolation totale ou partielle du corps de l'homme à son Dieu.

Je ne sais pas que la prière existe et que je peux invoquer Dieu dans l'intimité d'une parole codée et singulière, je ne sais pas que la confession existe et que je peux m'adresser à un intercesseur attentif et bienveillant, en principe. Je ne sais pas que l'examen de soi existe sous la forme de l'introspection et que cette pratique exige rigueur et persévérance. Je ne sais pas comment j'existe. Je suis une personne, certes. Mais le « je » est prohibé. On ne le dit pas, je le sais. J'obéis, malgré moi, à l'injonction implicite de l'oubli de soi, mais il ne s'agit pas de l'oubli de soi en Dieu, sa parole, ses commandements, sa perfection. Simplement, la mémoire est blanche, vide, sans inscription religieuse ou familiale qui lui donne de la profondeur, une épaisseur tangible, réelle, un sol dont on puisse lire et déchiffrer les strates géologiques, généalogiques. Rien n'est dit, mais le « je » est proscrit, des deux côtés, maternel et paternel. J'entends l'Universel républicain et l'Honneur de la tribu, malgré le silence, les silences. L'intime, c'est soi avec soi, dans le secret, sans voix sonore, sans dieu ni maître, dans la pleine solitude. Avec l'autre, pas un mot de soi. Et quel autre, quelle autre ? Ni le frère, trop loin, dans le masculin, le premier fils,

l'unique, l'aîné, ni les sœurs, comme moi muettes, aujourd'hui encore, ni les amies, il n'y a pas d'amies confidentes. Il n'y a pas de patio dans la maison, pas de cour fermée, protégée de la rue étrangère et du regard qui ne doit pas voir les femmes entre elles. Il n'y a pas de femmes libres de surveillance, bavardes comme dans les salles chaudes du hammam où elles rient aux histoires licencieuses et crient le malheur sanglant de la nuit de noces.

Pas de patio joyeux ou tragique, pas de hammam mouillé, indiscret, seulement la petite cour carrelée où jouent les enfants du maître d'école, les sœurs avec les sœurs, sans les mots des garçons. Petites filles sages, obéissantes, polies. Les filles de l'institutrice de France, élevées dans la discrétion, sans exubérance ni sentimentalisme, mes deux sœurs et moi, « l'aînée des filles ». De l'autre côté de la maison, la cour d'école, interdite sauf le dimanche, immense, vide, on n'entend plus les cris des garçons, juste les voix chuchotées des sœurs sous la toile de la tente, entre mûriers et micocouliers. Elles ne se disent pas de secrets. La maison de tissu, dans la cour austère, les sépare du frère, des garçons pauvres et turbulents, de leurs sœurs en jupes longues, foulards noués sur le front, petites filles arabes qui ne viendront pas jouer dans la tente de montagne dressée pour les filles du maître, pas pour elles. Ensemble,

elles auront joué à la marelle, aux roseaux, aux osselets, au carré sur la terre rouge au bord des chambres de la maison d'école.

Dire « je », l'écrire, ça s'apprend. Et si personne n'a été là pour qu'il prenne vie, pour qu'il vive et prospère, ce « je » inconnu, né de père et mère inconnus ? Orpheline du « je » maternel et du « je » paternel. Comment, d'une double absence, produire la présence d'un « je » privé de l'un et de l'autre ? Il n'existe pas, dans la langue française, un mot qui dise l'état d'une mère, ou d'un père, qui a perdu son enfant. Comment nommer celle qui a perdu le « je », le sien, qui existe, forcément ? Mais, ne sachant pas s'il est mort, il faut en faire le deuil, le pire des deuils. Il aurait disparu, on l'aurait fait disparaître, il fait si peur, il est si démoniaque... S'il a disparu, comme les jeunes morts abandonnés dans la bataille et dans la boue, on entreprendra des recherches, en secret, pour le retrouver, malgré les obstacles et les interdits. Mais combien de détours avant que l'audace l'emporte sur la réserve et l'extrême pudeur. Réserve, pudeur, retenue, jusqu'à l'asphyxie, l'amnésie. Comment, par quel miracle m'est revenue la mémoire de ces « je », ce « je » ? Par quel jeu de miroir est apparu ce que je n'ai pas connu ni éprouvé de l'autre côté de moi et de l'autre côté de mon corps natal, le pays de mon père ? L'Algérie loin

de la France, écartée par la mer, un très large fleuve qui sépare, mais c'est comme si on voyait l'autre rive, toujours, que le ciel soit clair ou qu'il soit obscur. Pour opérer les détours multiples et qui ne se donnent pas toujours pour tels, il faut la rupture. Sans violence. Consentie.

C'est encore la guerre. Le terrorisme actif d'une armée secrète (l'OAS qui s'oppose à l'indépendance de l'Algérie) frappe les musulmans d'abord. Je l'ai su plus tard, mon père, directeur de la grande école du Clos-Salembier, un quartier populaire arabe, figure sur une liste noire, peut-être aux côtés de son ami Mouloud Feraoun (qui sera assassiné la veille de la libération de son pays). Avec ma sœur cadette, je quitte Alger, mes père et mère, mon frère, ma jeune sœur. L'une fera des sciences, l'autre des lettres. Comme évanouie, je vis sans moi. L'Algérie n'existe pas, ni moi. Je ne suis pas là. Enfermée à Alger dans la citadelle des livres, de l'école, j'ai écrit frénétiquement dans un carnet de jeune fille les mots des romans, des phrases, des pages entières de ces histoires qui ne se passaient jamais près de moi, mais, sur l'autre rive, près de la mer que je ne vois pas, j'abandonne le journal intime (qui n'était pas si intime, j'avais les mots des autres, pas les miens). Je ne m'intéresse pas. Je ne m'imagine pas en sujet biographique. Je ne pense pas (comme je l'ai si souvent entendu dire

par d'autres) que ma vie est un roman. Qu'aurais-je à écrire qui puisse être lu ? Rien. J'ignore que, si j'écrivais ce que je ne dis pas (cette part clandestine dont je ne parlerai jamais), le récit serait lu. Si j'écrivais, ce n'est pas ce que j'écrirais. Donc je n'écris pas. Je lis, loin, très loin, je l'ai dit, je le dis encore : Amérique, Russie, pays nordiques, jusqu'à la Méditerranée. Sans l'Algérie. Je l'oublie, je ne veux pas l'oublier, elle n'est pas là. Longtemps.

Je vais voir chez les autres. Dans l'espace et dans le temps. Sans savoir pourquoi ceux-là, précisément, les nègres et les négresses du commerce triangulaire. Des hommes, des femmes, des enfants capturés, raflés, vendus. Déportés depuis leur pays d'Afrique, jusqu'aux Amériques, Nord, Sud, et dans les îles de la Caraïbe. Je traque leurs histoires dans les romans oubliés depuis longtemps de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, séquestrée volontaire dans ces tristes sous-sols, lectrice heureuse et fébrile. Je les suis, de la brousse aux soutes négrières des bateaux, du marché des esclaves vers les plantations des Grands-Blancs. Je les entends chanter et pleurer dans leur langue, je les écoute, leur labeur, leurs plaintes, leur révolte, et la cruauté des maîtres, parfois leur bonté. Pourquoi c'est eux que je choisis comme protagonistes de ma vie somnambule, les étrangers les plus étrangers, le nègre esclave, analphabète,

l'Autre absolu, la négresse qui ne m'est pas plus familière ? Si on me demande pourquoi je lis ces livres peut-être jamais lus, je dis que je ne sais pas. Je crois que je dis vrai. J'ai l'impression que la bibliothèque, avec ses sous-sols, ses caves et ses réserves, ses coursives, ressemble à un immense vaisseau à la dérive. C'est moi qui divague, ne sachant où je vais, où je suis, sur quel continent, outre-mer, outre-Atlantique, d'une habitation sucrière à l'autre, entre indigo et café, attentive aux corps agricoles – hommes et femmes – suant et peinant à la terre sous l'œil du commandeur avec son fouet. Pourquoi je veux assister au spectacle de la traite et du travail esclave ? Pourquoi je lis le Code noir et le registre des noms d'esclaves ? La détresse des mères séparées de leurs enfants, les amants jamais mariés, il faut éviter de former des couples, de fonder des familles. Le corps, l'âme, la force laborieuse de l'esclave sont la propriété de l'homme blanc, c'est la loi... Je m'arrête à Saint-Domingue (plus tard, Haïti), une possession française caribéenne, l'île la plus prospère, l'orgueil de l'empire colonial, jusqu'à la révolte des esclaves, la première, magnifique et barbare, elle triomphe (qui n'a pas entendu parler de Toussaint Louverture ?). Saint-Domingue est libre, tous les Dominicains, blancs et noirs, sont « libres et égaux en droits » (malgré la tentative en 1802 de rétablir l'esclavage, malgré la capture du général Louverture et sa mort dans une prison française du Jura).

Je ne sais pas encore que, dans l'histoire de l'île de Saint-Domingue, je lis l'oppression des Algériens puis l'insurrection algérienne jusqu'à l'indépendance en 1962 (je ne suis plus, alors, en Algérie). Je saurai à la fin de ce travail obstiné, sans raisons apparentes, que mon père est Adonis le bon nègre, le bon colonisé qui n'a pas pris le maquis (même si je sais qu'il a été arrêté et incarcéré par l'armée française pour appartenance à un réseau qui passe des médicaments, c'était en 1957, j'habitais la maison d'école de mon père à Blida), un bon colonisé qui enseigne la langue française à « des garçons indigènes » dans les écoles de la République coloniale, les Droits de l'homme et les privilèges de la promotion sociale. Certains de ses élèves seront des moudjahidines et les futurs cadres de l'État algérien, il le sait. Je comprends, avec ces années d'austères études et d'immense solitude, que je suis la fille de mon père, le bon colonisé. Un homme au service de son pays et de la langue française. En exil de part et d'autre. Et je sais, aujourd'hui, que l'exil se transmet, que je suis en exil de moi-même. Peut-être divisée, fille du colonisé, mon père, fille du colonisateur, ma mère, depuis le premier jour. Et je ne veux pas savoir de qui je suis la fille. Je serais dans le déni du père ou de la mère si je devais choisir. Je ne choisis pas. On me dit que je ne suis pas la fille de mon père et de ma mère, que je suis la fille de mon père ou de ma mère. Pourquoi je serais un enfant

né du père ou de la mère et pas de deux, un homme et une femme, comme tous les enfants ? Je préfère être orpheline.

C'est ainsi que je suis prise dans la turbulence de Mai 68 et du Mouvement des femmes à Paris. Avec d'autres, hommes et femmes, je manifeste pour défendre des valeurs universelles, menacées au Vietnam par l'armée américaine (sans voir que l'URSS, au même moment, si elle aide les opprimés, réprime à l'intérieur de l'empire soviétique ses propres citoyens ; le triomphe du communisme n'est pas le triomphe de la liberté, de l'égalité, les années à venir le révéleront cruellement). Je manifeste dans les rues de Paris contre l'autoritarisme du pouvoir, de la société, de l'université, et, avec les femmes, contre la violence sociale et politique qu'elles subissent, le sexisme, les inégalités flagrantes (les droits des femmes, il faut, encore aujourd'hui, les défendre dans le monde). Ces luttes, ces protestations collectives m'enchangent. Je pense qu'elles sont justes et je ne suis pas une individuue, je suis toutes les femmes, tous les exclus, tous les colonisés de l'Empire et de l'intérieur. C'est exaltant. Je ne suis pas une personne particulière. Je n'ai pas de famille, ni père ni mère, pas de pays. On ne me demande pas qui je suis, de qui je suis la fille, d'où je viens, quelle est ma place dans la société. Je suis citoyenne d'une génération

spontanée, je ne suis pas seule. J'ai une tribu politique, une utopie... Je deviendrai comme d'autres, bientôt, orpheline de la Révolution, mais, avec des femmes, je réfléchis, je parle, je bavarde en confiance. Métaphore du patio inconnu. Nous créons un journal, *Histoires d'Elles*, trois années particulières, effervescentes, et la revue de Xavière Gauthier, *Sorcières*, donne liberté aux mots. C'est alors que me revient la mémoire de l'Algérie, par ses femmes arabes plus que par ma mère, la Française institutrice de l'enfance.

L'Algérie ne me quittera plus. Et je naîtrai à moi-même (il y faudra de longues années, des centaines de pages) de l'union qui m'éblouit sans m'aveugler, l'Algérie avec la France, mon père algérien avec ma mère française. Une histoire si singulière, si étrange, si discrète que je commence à peine à vouloir, pouvoir en parler, en écrire. Mais je n'y viens pas sans détours. Parce que l'histoire du roman familial, des bords de la Dronne, où naît ma mère, au bord de la mer, où naît mon père, cette histoire est sans mémoire. Aucun récit, aucune légende, pas de mythologie qui ressourcent la jeune intelligence des enfants nés de ces croisements muets. L'histoire privée est oblitérée en même temps que l'histoire publique. C'est la guerre, la guerre de libération algérienne, qui, pour moi, fera histoire. Je sors du néant avec la guerre.

Sans savoir pourquoi, ni ce que je cherche, dans la ville capitale et les villes périphériques je marche d'un square à l'autre, patio déplacé de la rive mère à la rive de l'exil. Je m'arrête près des femmes sur les bancs, au bord du sable granuleux et sale où jouent les enfants petits. Elles parlent entre elles, volubiles, dans la langue de mon père et l'autre langue des montagnes berbères, je ne les distingue pas toujours, des mots français se mêlent aux langues étrangères. Parfois des jeunes filles, des sœurs, s'approchent des mères du square, elles se parlent dans la langue de l'école française, elles rient avec les femmes, je les entends, je les écoute, je comprends les gestes, les regards, les rires, pas les langues, mais c'est comme si rien ne m'échappait de leurs mots, comme si j'avais toujours bavardé avec elles. Elles deviennent *Fatima ou les Algériennes au square*, la première Fatima de la littérature française en France, la première Algérienne littéraire, immigrée, analphabète, la première des femmes de la tribu du père qui n'a jamais appartenu à une tribu. (Les ancêtres de mon père, m'a-t-il dit lorsqu'il acceptait de répondre à mes questions, étaient des descendants du Prophète Muhammad. Quel est l'Arabe qui n'est pas descendant du Prophète ? Ils n'étaient pas chefs de tribu. J'ai cru comprendre que mon père considérait les citadins nobles supérieurs à n'importe quel chef de tribu, même le plus fameux, mais il ne l'a pas dit.)

Avec Fatima, je commence à peupler mes livres de toutes les femmes arabes de mon père, musulman, monogame, amoureux d'une Française de France pendant plus d'un demi-siècle. Ces femmes arabes que je n'ai pas connues, que je ne connais pas, avec lesquelles je n'ai pas parlé. Ces femmes voilées, dévoilées dans l'exil, je les regarde comme si j'étais moi-même voilée, à l'abri, un seul œil visible sous le haïk blanc, laine et soie, le plus beau, celui de la mère et des sœurs de mon père, à Ténès. Je vais, fantôme invisible et léger, l'œil libre. Un œil plus curieux que le regard des photographes nazaréens de la Colonie sur des femmes qu'ils appellent Fathma en légende des cartes postales lucratives, un œil si curieux qu'il lit ce qui n'est pas à lire, qu'il saisit ce qui se cache, qu'il comprend ce que d'autres n'entendent pas. Comme si j'étais née dans la maison de ces femmes, je suis une fille du peuple de mon père, par ses mères – le corps du pays natal, la terre de mon père, ma terre et mon corps –, dans la langue de ma mère, l'étrangère bien-aimée.

Fatima a des filles, réelles, fictives. Shérazade et les autres. Shérazade habite la trilogie romanesque : *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts, Les carnets de Shérazade, Le fou de Shérazade, entre Orient et Occident*. J'invente l'héroïne d'un conte moderne. Des filles de l'Algérie en France, de la France avec

l'Algérie, filles comme moi traversières. Mais les filles de papier sont plus intrépides, elles fuguent et inventent leur jeune vie dans un espace utopique, le pays de l'utopie c'est nulle part, chemins de traverse entre la maison maternelle et la maison de France, lieux de rencontres heureuses et malheureuses, lieu de tous les croisements, de tous les dangers. Les filles, avec les frères ou contre les frères. Les fils et les filles partis loin dans la géographie, la prison ou la drogue, la guerre aussi. Momo le Chinois vert d'Afrique ; Jaffar amoureux de Lise, compagnon de Shérazade en Orient ; Julien, le fou de Shérazade ; Mélissa sur le balcon au citronnier à Alger ; Amel et les Algériens disparus dans la Seine, un 17 octobre 1961 à Paris ; Marguerite et Sélim ; le photographe français mort d'avoir aimé Mériéma...

Pour arriver à moi, pour dire « je », il m'a fallu marcher longtemps, parler et vivre à distance réelle, proche dans l'imaginaire, il m'a fallu entendre, loin du pays natal, partout où elle se parlait, la voix de la langue de mon père, la voix de l'arabe, la langue étrangère, l'étrangère intime. Dans les squares, les parcs et jardins, les places de villages sous les platanes, sur les bancs, au pied des monuments aux morts. Dans les cafés arabes de Barbès, Montreuil, Belleville..., les wagons du métro, au bord des chantiers, derrière les camions verts « Propreté de Paris », les camions qui vomissent

le goudron. Dans les villes qui ont besoin de manœuvres, des ogresses, Marseille, Clermont-Ferrand, Lyon, Mulhouse, Strasbourg, Paris, Lille, Rouen, Nantes, Bordeaux, Toulouse, Perpignan, Ajaccio..., dans les régions de France, Bouches-du-Rhône, vallée du Rhône, Alsace, Lorraine, Nord-Pas-de-Calais, Seine-Maritime, Île-de-France... Là où les pères et les grands-pères sont arrivés, jeunes et déterminés, travaillant pour la France et la famille au pays, envoyant le mandat, chaque mois d'abord et puis plus du tout. Aujourd'hui chibanis, vieux, ils attendent la mort, abandonnés, là où les mères, rejoignant l'époux, célibataire trop longtemps, ont mis au monde les filles et les fils d'une autre terre, désormais, d'une autre langue, des enfants séparés du corps maternel, de la maison ancestrale, ces enfants-là qui peuplent mes histoires, constituant une immense tribu inédite. J'invente ainsi, d'année en année, une famille nouvelle. Le corps déplacé de mon père, sa terre, je l'écris dans la langue de ma mère et j'entends les voix, les rires et les cris, les mots qui se croisent. Violence, haine, tendresse, amour... Je n'oublie pas l'image, tout ce qui fait signe, les traces mémorielles qui jouent sur des correspondances insolites, imprévues, troublées : les inscriptions avec arabesques, les couleurs de l'Orient dans le regard de l'Occident, les femmes d'Afrique du Nord sur cartes postales (elles feront le tour du monde, photographies noir et blanc, sépia,

colorisées), les portraits bouleversants des femmes dans la guerre du soldat photographe, les Algériennes des ethnographes françaises, jeunes aventurières savantes à dos de mule dans les Aurès et les montagnes kabyles.

Autant de détours, volontaires et involontaires, pour parvenir jusqu'à moi avec les complicités de la tribu élargie à la France... Alors je ne me dérobe plus, je ne crois plus à un secret indécent à dissimuler encore, je sais que je peux enfin dire « je » sans exhibition ni obscénité, sans blesser ma mère ni trahir mon père. Pas de mise en spectacle mercenaire et prostituée. Je reviens à mon enfance dans la Colonie, à ma famille, père et mère, frère et sœurs, au village et au pays fondateurs, aux miens, à moi, la distance dans le temps et l'espace abolie. Je suis partie loin, et je reviens.

Entendre l'arabe comme un chant sacré

Mon père m'a placée volontairement du côté de ma mère, du côté du vainqueur, du dominant, du côté de la France en Algérie, de l'Algérie française dans sa langue et dans ses livres, obstinément. Répondant au désir de mon père, je n'ai pas appris sa langue et je dis, j'écris que je ne l'apprendrai pas. Il a donné à ma mère l'hospitalité dans sa terre et ma mère lui a donné l'hospitalité dans sa langue. Mais à moi ? Le paysage, seulement le paysage d'enfance, et c'est de là que j'écris. Mais c'est pauvre, un paysage, s'il n'est pas habité par une langue et des voix. Passant par la langue de l'étrangère aimée, ma mère, la langue aimée, le français, mon père aurait pu mais il n'a pas voulu – ou pensait-il que ce serait un rapt ? – voler l'enfant au lait de la mère pour l'emballoter dans la langue étrangère, l'arabe de sa mère, sa langue de naissance, d'enfance, de religion. Et il ne m'a pas raconté les histoires de Djha, le petit homme impertinent avec les riches et les puissants, ni les légendes de sa ville, Ténès, ni l'épopée familiale

dont je ne sais rien, sinon la descendance prophétique qui fait la noblesse du clan (mais quelle preuve ? la généalogie est rompue, et l'infidèle dans la maison a fait perdre sa place au fils aîné), ni l'histoire secrète (mais pourquoi secrète ?) de son pays, l'Algérie sans la France (comme une histoire souterraine, interdite, qui surgira plus tard et plus fort, au risque de la folie, une violence insoupçonnée que je ne cesse d'explorer, de détour en détour, de variation en variation).

Un silence, des silences comme autant d'offrandes d'amour à l'étrangère ? Une amnésie volontaire si absolue peut-elle être généreuse ? Ou bien est-elle soumission au vainqueur, allégeance ? Volonté de ne pas perturber la petite France édiflée en isolat républicain, idéal, par un couple de missionnaires de la laïcité institutrice ? Une fois engagé dans la fondation de cette minuscule cité utopique, mon père a tenu la promesse de l'amour généreux, il n'a pas déserté la maison de France après avoir déserté la maison et la langue de sa mère. Je ne vois pas mon père en opprimé, victime de la France coloniale. Démuni et pervers, non. Mon père a pris les armes de la langue séductrice, la langue de la Révolution et de sa femme, la très jeune Française, fine et élégante, l'étrangère qui l'a ébloui lors d'un bal dans la ville où passe la Garonne, au pays des rivières. Mon père n'a pas trahi la langue hospitalière ni la terre

de sa mère. Il a défendu la terre-mère dans la langue adoptive, la langue de ses enfants, où sont passées les valeurs communes de l'Islam et des Lumières révolutionnaires. Parce que les valeurs qui traversent une langue, on peut les traduire dans une autre langue. Tout peut se traduire, les maîtres d'école, les gens du livre le savent et le font savoir. Mon père le savait, je le sais. Il pouvait donc m'apprendre sa langue, tout s'apprend, je le sais aussi. Mon père a retenu sa langue, avec elle les légendes et les chansons (les berceuses, c'est pour les nourrices et les aïeules avec les tout-petits), les épopées et la poésie arabes. Mon père, je l'ai écrit, je l'écris à nouveau, a ainsi résisté. À la France, à sa femme l'étrangère, à ses enfants, à sa descendance. Son silence a été sa résistance. Je ne suis plus dans l'hypothèse lorsque j'affirme cela, lorsque je l'écris. Oui, mon père a préservé, en la rendant inaccessible, sa langue et, avec elle, tout de l'Algérie où je suis née.

L'énigme de ma naissance, un étranger avec une étrangère dans la langue unique et belle de la Française ma mère, l'énigme de la langue absente que mon père garde secrète derrière la langue commune à la famille qu'il engendre, ces énigmes-là font l'objet de mes livres. Elles sont l'offrande du silence à la lettre, ce qui fait que je suis l'écrivain que je suis, le scribe de mon père. Je lui fais un don, ne sachant pas comment il le recevrait,

ni même s'il aurait voulu le recevoir, s'il l'aurait reçu (il a lu mes livres, il ne m'en a rien dit, sinon que je pouvais les signer de son nom). Lorsqu'il lisait encore, malade à Nice, il a lu et relu sans en parler l'un de mes livres, *Le silence des rives*, une sorte de *tombeau* pour mon père, ce livre où la mort est si présente, et la question lancinante de la mort dans l'exil où on ne meurt pas dans la langue de sa mère. Mon père est mort loin de l'arabe de la maison du vieux Ténès, loin de la tombe de sa mère dans le petit cimetière marin, sans la voix sacrée de la prière des morts, sans les gestes rituels qui accompagnent le défunt musulman. Il disait souvent qu'un musulman, quoi qu'il se passe, quoi qu'il fasse, quel que soit le désastre ou l'oubli, reste musulman. Mon père n'a pas eu une mort musulmane, bien qu'il repose à l'ombre d'un figuier, mais le figuier est étranger, le cimetière n'est pas en terre d'Islam. Je donne à mon père, outre-mort, ce qu'il ne voudrait peut-être pas, ce qui l'aurait retenu dans la tradition. Il aurait pris pour épouse la cousine choisie par sa mère pour le fils aîné, la meilleure cousine et la plus jolie, la plus accomplie, il aurait été un grand médersien, perpétuant l'arabe le plus beau et le plus libre, il aurait honoré la mémoire des ancêtres et du marabout familial, sa mère et ses sœurs n'auraient pas vécu dans la pauvreté noble mais pauvre des familles déshéritées par la colonisation et les cousins prédateurs. À mon père

je donne la tribu imaginaire qu'il n'a peut-être pas souhaitée comme je le crois, tribu de papier, fragile, sans éternité de chair et d'os.

Mon père m'a tenue loin d'elles mais leurs voix parvenaient jusqu'à moi et je suis allée les chercher de l'autre côté de la rive. Elles étaient là de corps et de langue et je les ai découvertes, derrière le rideau des maisons secrètes et des studios étrangers où des photographes curieux et fascinés venaient voler leur belle image. Elles sont là sous l'œil de qui veut les voir (mon père ne les aurait pas regardées comme je le fais). Je les ai entendues, patiente, indiscreète, dans la langue de mon père, à travers les squares, les tours et les barres des cités. Elles portaient encore les robes et les foulards à fleurs – collines, montagnes et plateaux déplacés sur la rive étrangère, dans la langue étrangère – avec à leur flanc des enfants qui bientôt ne voudraient plus voir les fleurs de leurs mères devant l'école, le dispensaire ou la mairie, ni entendre les mots qu'ils croyaient les mots des pauvres (qui serait là un jour pour les convaincre du contraire ?). À mon père qui m'a tenue loin d'elles, je donne ces femmes, les femmes de son peuple, ce peuple qu'il a quitté (il a défendu sa liberté dans la guerre d'indépendance mais il l'a quitté). Ces femmes avec qui je n'ai pas habité m'ont habitée comme si j'étais née avec elles, comme si je les

portais en moi. Je crois que je les porte et qu'elles me parlent dans une langue que j'entends sans la comprendre, j'ai le son, je n'ai pas besoin du sens, il est pour ainsi dire déjà là, je sais ce qu'elles disent, ce qu'elles se disent, je ne crois pas me tromper. Elles me soufflent leurs mots. Un ange à ma droite, un ange à ma gauche, elles sont mes anges. Mon père aurait peut-être dit non à ces femmes que je lui donne, refusant le rôle de patriarche et ses contraintes ancestrales, ses filles auraient été privées de l'école, du livre, du savoir réservés aux garçons, ou il aurait fallu une belle fortune qu'il n'avait pas pour les maîtres à domicile.

J'offre à mon père non pas son peuple sur sa terre et dans sa langue mais des fragments du corps algérien dans le silence de l'exil, dans l'exil de l'autre langue et de son école hospitalière, sur la rive française de sa femme revenue au pays natal sans avoir jamais quitté sa langue. Peut-être la mer, c'était la mer de l'enfance à Ténès, la mer circulaire que rien ne sépare d'elle-même, peut-être la mer a-t-elle roulé l'accent maternel en même temps que le corps nageur et heureux de mon père en Méditerranée ? Il a refusé de s'éloigner de son rivage. Et lorsqu'il s'enfermait dans la maison paysanne du beau pays de France, la Dordogne de ma mère, avec ses rivières, il s'asseyait sur la pierre plate, sa pierre sous la treille, et il lisait, ce qu'il lisait je ne

saurais le dire mais l'homme du livre qu'il était me faisait penser au jeune homme méditant sous l'olivier centenaire de la colline qui regarde le Cap Ténès. Mon père a donné ses enfants à sa femme, à la France, à la langue d'amour qui l'a reçu comme maître d'école modèle, il lui a donné le meilleur et sa jeunesse, ses élans d'idéaliste républicain, malade de justice et d'égalité. Il ne pouvait pas être ce Juste dans la langue de sa mère ? Ou elle était là, présente en sœur jumelle, et je ne le savais pas ? Je ne le sais pas ?

Je traduis l'Algérie, je traduis mon père dans la langue de ma mère. Je lui fabrique, je me fabrique une famille immense des deux côtés de la mer. Je crois ainsi rétablir une filiation rompue. C'est cette filiation que j'offre à mon père. Je ne saurai pas comment il l'aurait reçue. Le lecteur à la place du père le saura un jour ? Il me le dira ? Je ne l'ai pas rencontré. Ce serait la fin de l'intranquillité. La sérénité ? Je n'écrirais plus.

J'ajoute, j'y pense à l'instant, que la langue de mon père, absente, entendue, perdue, retrouvée, jamais parlée, sa langue est là malgré le silence volontaire, elle est là, sédimentée, personne ne me l'enlèvera. Je l'entends comme une musique, une langue sacrée. Je sais, il y a la mort, la mienne. Et les livres écrits ne suffisent pas, ils quittent un jour les rayons publics, privés. Où ils finissent ? Papier recyclé, soldes, bouquinistes au mieux,

et à nouveau... Ils finissent aussi poussière, c'est possible, la poussière revient à la poussière. Cette langue arabe que les autres et moi aussi, longtemps, ont cru étrangère, hostile parfois et dangereuse, l'arabe de mon père donne émotion, chant profond à la langue de ma mère. J'ai laissé venir la langue arabe et elle est venue, souple et ronde, avec des éclats de rires et des colères. Elle est venue et je l'accueille. Comme mon père la langue de la France, j'accueille l'étrangère du pays natal, je la veux étrangère avec la distance familière et complice de l'amour, l'arabe de l'étranger bien-aimé, mon père.

J'écris la langue arabe étrangère dans la maison, Dieu étranger dans la maison

Fille d'instituteurs, père et mère, républicains laïques depuis la première école jusqu'à la dernière, du village des hauts plateaux algériens, Aflou, où mon père est envoyé en relégation par le régime de Vichy, à la ville d'Alger, la grande école du Clos-Salembier, quartier populaire d'où partent les émeutes contre le colonisateur puis contre le gouvernement algérien de parti unique...

Fille de ces instituteurs-là, missionnaires de la République française et de ses lettres, alphabétiseurs des enfants musulmans de la Colonie, dans la maison d'école, des livres, des dictionnaires et des encyclopédies. Pour nous les enfants, mon frère aîné et mes deux sœurs cadettes, des livres encore des livres. On apprend à lire dans les albums illustrés pour la jeunesse, les enfants lisent les livres de la France. Dans les livres la France, l'Algérie non, et les pays étrangers jusqu'en Suède,

Amérique, Russie, les Sciences les Lettres les Arts, les légendes d'Athènes et de Rome, l'Égypte ancienne, Assur et Sumer, Tamerlan et Marco Polo... Pas de contes arabes ni berbères, ni *Les Mille et une Nuits* ni la vie du Prophète Mahomet, pas de saints ni de saintes de l'histoire chrétienne... Je n'ai jamais vu de Vierge à l'enfant, je n'ai pas vu le Christ sur la croix, je n'ai pas vu la Vierge mère pleurer sur le corps de son fils Jésus, mort crucifié.

Dans la bibliothèque familiale, sur les tables de chevet des chambres, ni Bible ni Coran, Dieu n'habite pas la maison d'école. J'entends les cloches de l'église, bonheur, malheur, le chant du muezzin, ses appels à la prière, mais je ne pose pas de questions, Dieu n'est pas dans ma vie, ni les lieux de culte ni les rites religieux, Dieu ne me regarde pas, je ne l'entends pas, je ne lui parle pas. Qui m'aurait appris ? Dans les livres que je lis, je lis tout le temps, Dieu est absent. Je ne choisis pas mes livres, mes père et mère nous les offrent, rien ne manque dans les livres, la vie l'amour la mort, mais Dieu non, il n'est pas là, il n'est jamais là, ce que je ne connais pas ne me manque pas.

Dans la maison d'école, je sais que tout s'apprend, on ne m'apprend pas Dieu. Mon père a été un enfant musulman, ma mère a été une petite fille chrétienne. Je ne sais pas que mon père est musulman, je ne sais pas que ma mère est chrétienne. Je ne vois rien dans la

maison qui le signifie. Je n'entends pas de mots contre la religion, les religions. À quel point ça n'a pas existé et jusqu'à quand ? Je me le demande aujourd'hui, ayant écrit les livres que j'ai écrits.

Je reçois les commandements de la morale laïque et républicaine issue des Lumières et de la Révolution française de 1789, certains contenus dans les Dix commandements mais je ne le sais pas. Je suis une petite fille modèle, mes sœurs aussi, obéissante, serviable, réservée, modeste, studieuse. Je ne vole pas, je ne frappe pas mon prochain, je suis sage mais je ne crains pas Dieu, je ne prie pas Dieu. C'est quoi la prière ? Je l'ignore encore. Je ne suis pas envieuse, je ne suis pas gourmande, je ne suis pas menteuse, je ne fais pas de colère, j'ai pitié des enfants pauvres, il y en a beaucoup dans l'Algérie coloniale, je les vois chaque jour, je sais que je mangerai et que ce sera bon (ma mère est une fine cuisinière périgourdine), que je serai propre et que j'aurai de jolis vêtements (une couturière vient le jeudi dans la maison de ma mère), que je dormirai entre des draps qui sentent bon, je sais que j'ai un père et une mère qui m'aiment... À confesse je n'aurais rien eu à confesser. C'est bien plus tard que j'apprendrai que la confession existe, écoutant mes amies et camarades des groupes de conscience dans le Mouvement des femmes raconter les contraintes imposées par les religieuses

dans les écoles confessionnelles, leurs souffrances et leur révolte. C'est plus tard encore que j'entendrai les femmes algériennes dans les squares de l'exil en France ponctuer les drames et les rumeurs de la cité d'invocations au Dieu de l'Islam.

Lorsque nous allons loin dans la Peugeot 202 noire de mon père, de la maison d'école jusqu'à la mer, je vois la campagne algérienne, les champs moissonnés, labourés, les fermes, vignes et orangeries, les caves coopératives, ça sent le moût de raisin, les collines râpées, des haies de cactus autour des maisons pauvres, les jeunes bergers avec quelques bêtes, moutons et chèvres, les enfants sauvages qui crient au passage de la voiture, et souvent des femmes enveloppées de blanc, le voile pressé sur le visage, qui marchent ensemble vers le marabout du saint. Ma grand-mère et ses filles devaient ainsi rendre visite au marabout familial sur la butte non loin de Ténès, la ville natale de mon père. Analphabète en Dieu, en religions, rites et dogmes, je ne savais rien de la ferveur de ces femmes en blanc, ni de la ferveur de la mère et des sœurs de mon père. J'ai regardé la procession des femmes jusqu'à la petite koubba, coupole verte ou bleutée, isolée, parfois un olivier contre un mur, une vieille femme vagabonde assise sur le seuil. Je regardais à la vitesse de la Peugeot 202, guettant entre les villages ces femmes inconnues

autour d'une tombe musulmane, prosternées, les voiles gonflés par le vent du soir, elles bavardaient ou récitaient des prières, les géraniums rouges déposés pieusement à la tête et au pied de la tombe en pierre.

Pourquoi, ignorante de leur Dieu, des mots vers Lui prononcés ensemble dans la même foi par ces femmes de la campagne algérienne, réunies dans leur marche vers le mausolée saint, pourquoi une telle émotion ? Je ne les entends pas, elles sont loin de moi, mais je les entends. Je ne pose pas de questions à mon père, il me semble que je ne veux personne entre ces femmes et moi. Je ne vois pas leur visage qu'elles découvrent lorsqu'il fait chaud, elles passent un fin mouchoir blanc sur le front et le cou, mais c'est comme si je les voyais, je reconnais celles qu'aujourd'hui, dans les textes que j'écris, j'appelle mes sœurs étrangères, les femmes du peuple de mon père.

Ces femmes des maisons pauvres sur le flanc de la colline, tendues vers la prière commune dans la pièce fraîche et dorée à cause du dernier soleil, la misère de chaque jour ne les atteint pas. C'est ce que je crois lorsque je suis prise par cet élan vers elles que je n'approcherai jamais dans leur pèlerinage heureux, sinon peut-être un jour parce que la fiction, l'imaginaire ont ceci de divin, pour un écrivain, qu'ils opèrent des miracles dans ce qu'on appelle les livres. Ces femmes du

peuple de mon père, pauvres, analphabètes et musulmanes, peuplent mes livres avec leur foi simple et leurs croyances. Je n'ai pas habité avec elles, je n'ai pas partagé le pain et le sel et l'eau avec elles, je n'ai pas dormi, je n'ai pas parlé avec les femmes musulmanes de la colline et du marabout saint. La mère et les sœurs de mon père dans la petite cour au figuier, je les ai vues si peu, peut-être trois fois dans l'enfance, après c'était la guerre, après la guerre le départ, elles ne seraient plus jamais là, ni les femmes avec le haïk, le voile blanc, la grâce des gestes pour retenir le voile qui glisse, les pas mouvants, les plis de l'étoffe avec la brise du soir, lorsqu'elles reviennent au village je les entends rire et bavarder, elles parlent haut et fort, personne pour les surveiller, écouter les paroles qui feront la rumeur dans la plaine. Ces femmes, je ne sais pas, alors, que je les aime et que c'est elles que je chercherai follement, sans les mots pour parler avec elles de l'autre côté de la rive.

La fille d'instituteurs que je suis, la fille sans Dieu regardait passer les Sœurs, des religieuses, coiffes blanches et bleues serrées sur le front, jupes de toile plissée recouvrant la cheville et sandales de cuir solide que le cordonnier du village taillait sur mesure pour elles et leurs longues marches dans la campagne. Elles tenaient près de l'église le dispensaire et l'ouvrier où les petites filles musulmanes, riches ou orphelines, qui n'allaient

pas à l'école apprenaient à coudre, à broder, à tisser. Les orphelines travaillaient aux trousseaux des filles riches dont les pères se méfiaient de l'éducation laïque du colonisateur, ils achetaient à la ville les tissus à la mode, ça coûtait cher. Elles brodaient aussi les trousseaux des domaines, le mariage des jeunes filles de la Colonie serait un grand mariage, ces petites filles pauvres aideraient ce jour-là aux cuisines, nul ne saurait combien elles s'étaient appliquées à des broderies compliquées pour les draps et les chemises de ces demoiselles, elles verraient ce beau linge étendu derrière la maison des maîtres, elles reconnaîtraient les draps, chemises, serviettes et nappes brodés que leurs mères lavaient sur la planche cannelée dans la grande lessiveuse fumante.

J'ignorais tout de ces femmes, de leur choix religieux, de leur mission chrétienne. Elles ne ressemblaient ni aux femmes musulmanes ni aux femmes du village colonial qui dansaient sur la plateforme du kiosque pour le bal du 14 juillet, ma mère dansait aussi avec mon père, on devait regarder la Française et l'Arabe avec la curiosité bavarde du Sud. Les Sœurs, on les appelait les sœurs, allaient à grands pas sur les chemins de terre jusqu'aux domaines agricoles de la plaine fertile, peut-être l'une d'elles aiderait à l'accouchement des femmes d'ouvriers agricoles dans les maisons du douar proche, comme les

Sœurs Blanches des hauts plateaux algériens où je suis née. Elles devaient enseigner le catéchisme aux enfants chrétiens. Nous, dans la cour de l'école de filles sur la place du village européen, nous ne parlions pas de la vie de Jésus. Je ne suis jamais entrée dans l'église du village. Je trouvais jolies les petites filles de ma classe en communiantes, je ne les enviais pas, je n'ai pas mangé à leur table après la cérémonie, on ne m'invitait pas.

Puis l'exil, loin du sépulcre des saints musulmans et de l'église du village, après une révolution où Dieu n'avait guère de place : se battre pour la liberté d'un pays ou pour garder la terre travaillée par les ancêtres enterrés sous les hauts cyprès noirs et les pères encore vivants, ce n'est pas se battre pour Dieu.

Dans l'exil où l'Algérie n'existe pas, je m'enferme entre les rayons de livres qu'on ne lit plus depuis longtemps, des journées entières dans la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, pour dépouiller d'après les titres des registres les romans et les anecdotes coloniales du XVIII^e siècle français. Je passe de la fin d'une longue colonisation, l'Algérie est indépendante, au début d'une colonisation plus barbare au nom de la croix et de la finance, du côté des îles Caraïbes : on déporte les esclaves africains dans les plantations, on christianise les hommes et les femmes noirs mais on ne les instruit pas, ils se révolteraient, ils se révolteront.

En même temps je lis les livres saints sans le détour par les commentaires, je ne veux pas d'auxiliaires, je lis en déchiffrant comme une illettrée, je souffre mais je poursuis. Je commence par le Nouveau Testament, je crois lire la vie de Jésus, je ne lis pas la vie de Jésus, je lis un texte facile à lire sans rien comprendre, je lis une langue étrangère. La petite fille modèle n'abandonne pas. Je lis l'Ancien Testament, moins sévère, plus violent, des histoires familiales, tribales, des contes et des légendes, des épopées, des poèmes d'amour et de mort... Je ne sais toujours pas qui est Dieu, et lorsque je lis le Coran je ne le sais pas davantage. Je lis mais je m'ennuie, alors j'accepte les livres adjuvants, je veux comprendre, j'ai donc lu autour de Dieu et des religions et des livres saints. Ce que j'ai retenu, je ne saurais le dire. J'ai pensé bien plus tard à ces femmes recluses, romancières ou poètes, qui ont été élevées au lait, au miel et au fiel de la Bible outre-Manche et dont j'ai aimé les livres. Le seul livre dans la maison, dans les chambres, la Bible : elles pouvaient le lire, le relire à voix basse, à haute voix, inlassables elles savaient le lire, il a été pour elles un miracle littéraire et divin, elles ont écrit.

Je n'ai pas appris la langue de mon père, l'arabe, je n'ai pas appris Dieu. Mon père ne m'a pas appris sa langue, ni mon père ni ma mère ne m'ont appris Dieu.

Ils m'ont donné les livres, j'ai lu tous les livres, mais je ne sais pas lire la langue de mon père, étrangère dans la maison, ni la langue de Dieu, étranger dans la maison. Je ne saurai jamais, je le sais, c'est irrémédiable. C'est avec ce manque que j'écris.

Longtemps j'ai écrit dans l'ignorance de ce manqué-là. J'écris aujourd'hui, le sachant, mais je sais aussi que c'est irréparable. Quoi que je fasse, quoi que je lise, quoi que j'écrive. Application, énergie, persévérance, ces vertus de fille d'instituteurs n'y font rien.

Alors j'entends des voix. La voix de la langue de mon père. La voix des femmes musulmanes, la voix de leurs gestes de musulmanes, de leur histoire avec Dieu, Allah le Dieu de leurs père et mère depuis le Prophète de l'Islam, la voix des croyances et de la piété simple, populaire. Ces voix je les entends, des hauts plateaux, des montagnes et des déserts, du bord des ravins et des collines avec la koubba blanche et verte de saints, jusqu'aux maisons de bidonvilles dans l'autre pays où travaillent les hommes, pères, maris, frères, cousins, jusqu'aux cités et aux maisons modernes. Mais où sont les eucalyptus et les oliviers, les figuiers sur la pente vers le ruisseau, les géraniums pour les tombes et le basilic ? Où sont le pèlerinage au marabout et le voile blanc léger, chaud en hiver, frais en été ? On voit tout,

on est invisible, le voile garde le secret, les secrets. Dans ce pays pas de voile blanc, le haïk, seules les vieilles très vieilles le portent sur l'autre rive. Ces voix je les traduis dans mes livres.

Et si la langue de mon père, l'arabe de mon père avait disparu avec mon père ? Si la mémoire faiblit, je n'entendrai plus la voix de la langue étrangère bien-aimée, unique. Mais je l'entends, je veux l'entendre, je vais où je peux l'entendre, je sais où dans le pays de ma vie aujourd'hui, ce pays n'est pas le pays de mon père, ni un pays de l'Islam, mais l'arabe de mon père vit de ce côté-ci de la mer et il vivra dans mes livres, souterrain, patient, secret, je voudrais dire sacré.

Et la voix des femmes ? Je ne l'entends plus. Sur les deux rives, les femmes du peuple de mon père m'ont trahie. Elles ont trahi mon père, sa langue et sa foi musulmane. Le haïk blanc, voile de la tradition de l'Islam au Maghreb, le voile qui a marqué l'opposition à la colonisation jusqu'à la victoire, ce voile a disparu. Avec lui la voix et les gestes, la grâce des femmes que j'ai aimées, qui m'ont guidée vers les squares des cités, patios bavards, rieurs, coléreux des femmes algériennes, le voile blanc est plié au fond des valises, des coffres et des placards, il sera le linceul de la mort musulmane. Le *hijeb* remplace le foulard islamique mais il ne va pas

seul, l'*abaya* noire intégrale l'accompagne, et parfois les gants noirs. Plus de visage, plus de corps, les gestes mécaniques de la soumission volontaire à des prescriptions fabriquées par les nouveaux docteurs de la loi musulmane intégriste et politique.

Je ne sais plus comment entendre la voix de la langue arabe de mon père ni la voix musulmane des femmes voilées de blanc qui marchaient ensemble sur la colline sèche vers le mausolée bleuté, le bleu du ciel voilait sa coupole, le soir il faisait doux lorsqu'elles descendaient vers les maisons, courant à cause de la pente et riant comme des jeunes filles.

J'écris des livres. Encore. Peut-être sont-ils muets.

J'écris l'Arabe imaginaire, mon père

Souvent je me suis demandé pourquoi, mon père vivant, je n'aurais pas écrit *Je ne parle pas la langue de mon père* ni *L'arabe comme un chant secret*.

Je dois préciser que certains textes qui figurent dans *L'arabe comme un chant secret* ont été publiés dans des revues et que mon père aurait pu les lire. Mais il aurait fallu que quelqu'un lui signale telle ou telle publication, je ne lui ai jamais envoyé un texte paru en revue, il ne les a pas lus. Ni ma mère, sauf l'un d'eux qui par hasard est arrivé jusqu'à leur maison, je l'ai su parce que ma mère n'a pas accepté ce que je disais d'elle à ce moment-là. Je ne l'écrirais pas ainsi aujourd'hui, c'était brutal et injuste. Je n'avais pas compris les larmes de ma mère (ma mère n'est pas une pleureuse, c'est une femme et une mère Courage), ce qui avait pu la blesser. À relire ce texte en 2010, je comprends ce qui m'avait échappé alors. Sans en rien changer, je le publie à nouveau quelques décennies plus tard parce que je sais que ma mère ne le lira pas, il ouvre la seconde édition de ce livre.

Les filles et fils qui écrivent révèlent-ils un secret, des secrets de famille ignorés ? Comment écrire son père, sa mère, une histoire avec père et mère sans autorisation ? S'ils sont vivants, quelle liberté s'accorder ?

J'ai écrit, publié, signé du nom de mon père, mon nom de naissance, on dit aussi « nom de jeune fille », sans même penser, comme des amies romancières de père algérien, que j'aurais à prendre un pseudonyme parce que je devenais une femme publique, rendant public le nom arabe de mon père dans l'autre langue, le français du colonisateur. Je n'ai pas pensé que je devais devenir une autre pour préserver l'honneur de la tribu.

Si mon père avait appartenu à une tribu, c'était il y a bien longtemps ou il s'en était affranchi, et j'ignorais dans ces années-là que la famille de mon père descend du Prophète. D'ailleurs l'aurais-je cru ? C'est peut-être parce que je ne l'aurais pas cru que mon père a si peu parlé de cette noble ascendance, il en a fait état par inadvertance, comme si ses enfants nés de l'étrangère dans la langue étrangère sur la terre de ses ancêtres, arabes et musulmans, mais loin de l'esprit des ancêtres prophétiques, ne pouvaient entendre ce roman familial que comme une légende. Il savait pourtant que les enfants croient aux légendes et qu'ils ne les oublient pas.

Je signe mes livres du nom de mon père, Sebbar. Je suis la fille de mon père. Je ne veux pas être une autre fille qui écrit et qui signe d'un autre nom. Lorsque je lui demande un jour – je l'ai déjà raconté, je crois, d'une variation à l'autre, c'est ainsi que j'écris, de variations en divagations, répétant, inlassable, une première fois –, lorsque je demande à mon père, après avoir publié plusieurs livres, comme si j'étais sûre de sa réponse, comme s'il ne pouvait y avoir d'autre réponse, si je peux signer de son nom, mon père me regarde, ironique :

- Tu l'as fait, et tu ne m'as rien demandé.
- C'est vrai. Plusieurs fois.
- Alors, à quoi ça sert ?
- Je ne sais pas. Je veux savoir ce que tu penses.
- Ce que moi je pense ?
- Oui. C'est ton nom.

Ses yeux bleus se plissent, comme s'ils souriaient :

- Tu es ma fille. C'est ton nom.
- Oui, mais...
- C'est ton nom. Tu écris ce que tu veux, ma fille.

J'ai confiance.

Comment mon père aurait-il lu ces deux livres où je ne cesse de dire que j'écris le corps de mon père dans la langue de ma mère ? Il aurait peut-être pensé qu'il est présomptueux d'écrire, de parler, en écrivant, de ce qu'on ne connaît pas. Le risque, c'est la trahison.

On dit « trahir un secret ». Je pense que j'ai trahi un secret précisément dans ces livres. Et c'est pour cela que mon père ne devait pas les lire ? Un secret. Quel secret ? Quels noms révélés qui auraient dû rester en famille ? Des noms qu'il faudrait taire parce que les exposer serait exposer l'infamie d'une collaboration avec l'ennemi, d'un meurtre soigneusement maquillé, d'une fuite crapuleuse, d'un enfant bâtard... ?

J'ai écrit le nom de mon père, le nom de jeune fille de ma mère, Bordas, un nom né de la Dronne, la belle rivière de Dordogne. J'ai écrit des prénoms de femmes, les femmes du peuple de mon père, Aïcha, Fatima. Ai-je écrit le prénom de ses sœurs ? Je crois que non. Peut-être celui de la jeune cousine, muette et bavarde, mon père parlait avec elle et ils riaient. Affectueuse et gaie, elle nous touchait, nous les enfants de la Française. Surprise, amusée de nos robes trop courtes, des rubans dans nos cheveux comme des papillons, elle regardait en experte les broderies sur le col des robes. Avait-elle avec les sœurs de mon père, je ne sais si elle était la fille de l'une d'elles ou une fille adoptive, avait-elle brodé finement un trousseau, son trousseau ? S'est-elle mariée ? L'a-t-on mariée ? Ses enfants auraient été chéris. Je le demanderai à qui pourra me répondre. Et si je vais à Ténès...

Parler ainsi des femmes de la famille de mon père qu'un lecteur attentif de Ténès pourrait identifier, c'est contrevenir à la loi de la pudeur musulmane, c'est se conduire en barbare ignorant des rites et des codes d'une civilisation séculaire, c'est porter atteinte à la dignité d'une famille et de ses femmes.

Je suis ce barbare. Je suis illettrée.
Et je ne le sais pas.

Si mon père m'avait transmis sa langue en héritage, l'arabe, j'aurais écrit en arabe mais je n'aurais pas écrit mon père dans sa langue. J'affirme cela, une telle certitude. Ce que j'écris de mon père en langue française, la langue étrangère à ses sœurs et à sa mère qui leur interdit ce récit où elles sont vivantes dans la cour du figuier et du jasmin au vieux Ténès, je ne l'aurais pas écrit en arabe parce que mon père n'aurait pas été, alors, cet inconnu de mes livres : l'Arabe imaginaire. Le silence de sa langue, son silence dans sa langue ont provoqué après une longue amnésie la profusion des mots dans l'autre langue, obsessionnelle jusqu'à la folie, un désir patient de savoir, la curiosité de l'enfant à qui l'on cache obstinément un secret et qui cherche la clé du cabinet noir avec ses surprises, le vide ou le sang.

Je vais jusqu'où je ne dois pas aller, je dis ce qui ne doit pas être dit, je nomme ce qui ne doit pas être nommé. Je dis que mon père a donné ses enfants à la France, à sa femme, à sa langue. Il a fait ce don par amour ? Mon père a accueilli l'intruse, la séductrice, il s'est donné à elle corps et âme, il est devenu un autre, un apostat non, il a souvent dit dans ses vieilles années qu'il était musulman depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Si Dieu l'avait voulu, il aurait fait le pèlerinage à La Mecque seul, sans sa femme, sans ses enfants. Je dirais plutôt que mon père a été un transfuge.

Si le transfuge trahit, alors il a trahi ? Je suis la fille d'un traître ? Ce serait là le secret majeur.

Mon père n'a pas offert la langue de sa mère à ses enfants. Il m'a séparée volontairement, l'histoire coloniale n'est pas la seule raison de ce geste de rétention. Je dis à nouveau, j'écris qu'il a ainsi résisté, nous plaçant à l'écart, hors de danger. Quel danger ? Il a tenu la langue arabe loin de moi, pas seulement dans la maison, loin pour la préserver, se préserver. De nous, ses enfants ? De sa femme, ma mère française ? Pour ne pas trahir ?

Ne pas trahir *les siens*. Mon père qui ne l'a jamais dit, je ne l'ai pas entendu le dire en français, peut-être lorsqu'il parlait avec ses amis algériens partisans comme lui de l'indépendance de l'Algérie, mon père

disait-il, comme eux, *les miens, les nôtres* ? Il s'agissait alors d'un peuple, son peuple dans sa langue, la langue de son pays, de sa terre, de sa mère, un peuple à libérer au prix de l'autre langue, ennemie, colonisatrice, mais elle avait su, elle aussi, travailler pour son peuple, pour la Révolution française.

Mon père pouvait dire *les miens*, dont nous n'étions pas, nous ses enfants, ni sa femme. Il pouvait le dire au moment même où il était un autre, comme tant d'hommes et de femmes de sa langue placés entre deux histoires, et ils disaient à ce moment-là de la guerre de libération, légitimés par le mouvement insurrectionnel, ils disaient alors, chacun disait *les miens, les nôtres*.

Quant à moi, séparée depuis le premier cri au monde, division irréductible, je ne dis pas *les miens*, ni d'un côté ni de l'autre. Est-ce que j'aurais plaisir à dire ainsi *les miens*, comme je l'ai si souvent entendu dans la langue des exilés ? Peut-être, à condition de dire non. D'écrire ce que je veux, même si on pense parfois que je trahis mon père et *les siens*.

Mon père ne lira pas ce texte et je peux l'écrire parce qu'il ne le lira pas. Peut-être aurait-il dit : « Ma fille, tu écris, c'est bien. Je t'ai appris à lire et tu sais lire tous les livres, c'est bien. C'est comme si tu étais allée jusqu'en Chine à l'époque du Prophète pour chercher le savoir. Mais tu n'as rien compris. Il est trop tard. »

**Les textes rassemblés dans cet ouvrage
ont été publiés dans des ouvrages collectifs ou des revues :**

- « Si je parle la langue de ma mère », in *Les Temps modernes*, février 1978, n°379.
- « Si je ne parle pas la langue de mon père », in *Voies de pères, voix de filles. Quinze femmes écrivains parlent de leurs pères*, Maren Sell et Cie, 1988, pp. 153-164.
- « Le corps de mon père dans la langue de ma mère », in « Paradoxes du féminin en Islam », *Cahiers Intersignes*, printemps 1991, n° 22.
- « Les mères du peuple de mon père dans la langue de ma mère », in *Être femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité*, sous la direction de Andrée Dore-Audibert et Souad Khodja, éditions Karthala, 1998, pp. 159-165.
- « Le silence de la langue de mon père, l'arabe », in *L'Algérie à plus d'une langue*, sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Études littéraires, Université Laval, Canada, automne 2001, pp. 119-123. Traduit par Isabelle de Courtivron et Susan Slyomovics : « Arabic : The Silenced Father Tongue », in *Lives in Translation. Bilingual Writers on Identity and Creativity*, edited by Isabelle de Courtivron, Palgrave Macmillan, New York, 2003, pp. 101-109.
- « Le retour de l'absente », in *Algérie. Littérature et Arts. Mohammed Dib*, revue *Europe*, Paris bibliothèques éditions, 2003, pp. 240-248.
- « Entendre l'arabe comme un chant sacré » (titre original : « Énigmes »), in *Aux limites du sujet*, sous la direction de Patrick Chemla, La Criée (Reims) / Érès éditions, 2006, pp. 85-88.
- « J'écris la langue arabe étrangère dans la maison, Dieu étranger dans la maison », inédit, automne 2009.
- « J'écris l'Arabe imaginaire, mon père », inédit, janvier 2010.

TABLE DES MATIÈRES

Si je parle la langue de ma mère	11
Si je ne parle pas la langue de mon père	25
Le corps de mon père dans la langue de ma mère	41
Les mères du peuple de mon père dans la langue de la France	47
Le silence de la langue de mon père, l'arabe	57
Le retour de l'absente	69
Entendre l'arabe comme un chant sacré	85
J'écris la langue arabe étrangère dans la maison, Dieu étranger dans la maison	93
J'écris l'Arabe imaginaire, mon père	105

DU MÊME AUTEUR

ROMANS : *Fatima ou les Algériennes au square* (Stock, 1981 ; Elyzad, 2010) • *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* (Stock, 1982 ; Bleu autour, 2010) • *Le Chinois vert d'Afrique* (Stock, 1984 ; Folies d'encre, Eden, 2002) • *Les carnets de Shérazade* (Stock, 1985) • *J. H. cherche âme-sœur* (Stock, 1987) • *Le fou de Shérazade* (Stock, 1991) • *Le silence des rives* (Stock, 1993) • *La jeune fille au balcon* (Le Seuil, 1996 ; Points Seuil, 2007) • *La Seine était rouge. Paris, octobre 1961* (Thierry Magnier, 1999 ; Babel, Actes Sud, 2009) • *Marguerite* (Folies d'encre, Eden, 2002 ; Babel j, Actes Sud, 2007) • *Je ne parle pas la langue de mon père* (Julliard, 2003) • *Parle mon fils, parle à ta mère* (Stock, 1984 ; Thierry Magnier, 2005) • *Mon cher fils* (Elyzad, 2009) • *Les femmes au bain* (Bleu autour, 2006 ; deuxième édition augmentée, Bleu autour, 2008)

NOUVELLES : *La négresse à l'enfant* (Syros, 1990) • *La jeune fille au balcon* (Seuil, 1996 ; Points Virgule, Seuil, 2001 ; Points Seuil, 2006) • *Le baiser* (collection « Courts toujours », Hachette, 1997) • *Soldats* (Seuil, 1999 ; Points Virgule, Seuil, 2004) • *Sept filles* (Thierry Magnier, 2003) • *Isabelle l'Algérien* (dessins de Sébastien Pignon, Al Manar-Alain Gorius, 2005) • *L'habit vert* (Thierry Magnier, 2006) • *Le ravin de la femme sauvage* (Thierry Magnier, 2007) • *Métro* (Le Rocher, 2007) • *Le peintre et son modèle* (photographie de Joël Leick, Al Manar-Alain Gorius, 2007) • *Le vagabond, Louisa, La Blanche et la Noire et Noyant d'Allier* ("une nouvelle, un euro", Bleu autour, 2007, 2008) • *Une femme à sa fenêtre, nouvelles du grand livre du monde* (dessins de Sébastien Pignon, Al Manar-Alain Gorius, 2010)

ESSAIS : *On tue les petites filles* (Stock, 1978) • *Le pédophile et la maman* (Stock, 1980) • *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, avec Nancy Huston (Barrault, 1986 ; J'ai lu, 1999) • *L'arabe comme un chant secret* (Bleu autour, 2007, 2010)

CARNETS DE VOYAGES : *Mes Algéries en France* (préface de Michelle Perrot, Bleu autour, 2004) • *Journal de mes Algéries en France* (Bleu autour, 2005) • *Voyage en Algéries autour de ma chambre* (Bleu autour, 2008)

EN COLLABORATION

RECUEILS DE NOUVELLES ET DE RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUES : *Une enfance d'ailleurs, 17 écrivains racontent*, recueil dirigé par Nancy Huston et Leïla Sebbar (Belfond, 1993 ; J'ai lu, 2002) • *Une enfance algérienne*, recueil dirigé par Leïla Sebbar (collection Haute Enfance, Gallimard, 1997 ; Folio, 1999) • *Une enfance outremer*, recueil dirigé par Leïla Sebbar (Points Virgule, Seuil, 2001) • *Journal intime et politique* (collectif, Éditions de l'Aube, 2003) • *Les Algériens au café*, recueil dirigé par Leïla Sebbar (dessins de Sébastien Pignon, Al Manar-Alain Gorius, 2003) • *C'était leur France. En Algérie, avant l'indépendance*, textes recueillis par Leïla Sebbar (Gallimard, 2007) • *Mon père*, textes recueillis par Leïla Sebbar (Chèvre-feuille étoilée, 2007) • *À cinq mains*, recueil collectif de nouvelles (Elyzad, 2007) • *Ma mère*, textes recueillis par Leïla Sebbar (Chèvre-feuille étoilée, 2008) • *Une enfance corse*, textes recueillis par Jean-Pierre Castellani et Leïla Sebbar (Bleu autour, 2010) • *Aflou, djebel amour*, textes de Leïla Sebbar, Jean-Claude Gueneau et Nora Aceval (Bleu autour, 2010)

ALBUMS DE PHOTOGRAPHIES : *Des femmes dans la maison, anatomie de la vie domestique*, Dominique Doan, Luce Pénot, Dominique Pujebet (Nathan, 1981) • *Génération métisse*, Amadou Gaye (Syros, 1988) • *Femmes des hauts-plateaux, Algérie 1960*, Marc Garanger (La boîte à documents, 1990) • *Marseille, Marseilles*, Yves Jeanmougin (Parenthèses, 1992) • *Val Nord, fragments de banlieue*, Gilles Larvor, nouvelles de Leïla Sebbar (Au nom de la mémoire, 1998) • *Femmes d'Afrique du Nord, cartes postales (1885-1930)* avec Jean-Michel Belorgey (Bleu autour, 2002 ; deuxième édition revue et augmentée avec Christelle Taraud, Bleu autour, 2006) • *Algériens, frères de sang – Jean Sénac, Lieux de mémoires*, photographies de Yves Jeanmougin (Métamorphoses, Marseille, 2005)

ÉTUDE dirigée par Michel Laronde, *Leïla Sebbar* (L'Harmattan, 2003)

Bibliographie détaillée : http://clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LITTÉRATURE

SAIT FAIK ABASIYANIK, *Un serpent à Alemdağ*
Un homme inutile et Le Samovar

ENIS BATUR, *D'une bibliothèque l'autre*

MADAME DE DURAS, *Ourika*

FÜRUZAN, *Pensionnaire d'État*

NEDIM GÜRSEL, *Au pays des poissons captifs*

VICTOR HUGO, *Bug-Jargal*

PIERRE LOTI, *Suprêmes visions d'Orient*

ROSIE PINHAS-DELPUECH, *Suites byzantines*
et Anna – Une histoire française

RAFFI, *Le Fou*

TCHULPÂN, *Nuit*

MICHEL C. THOMAS, *La Discorde et Je pense à vous*

ORHAN VELI, *Va jusqu'où tu pourras*

TEXTES ET IMAGES

ENIS BATUR, TIMOUR MUHIDINE, EMMANUELLE DEVOS
Ottomanes – Autochromes de Jules-Gervais Courtellemont

JEAN-MICHEL BELORGEY, SALAH STÉTIÉ
Égyptiennes – Cartes postales (1885-1930)

CLÉMENCE BOULOUQUE, NICOLE S. SERFATY
Juives d'Afrique du Nord – Cartes postales (1885-1930)

RAPHAËL KRAFFT, *Un petit tour chez les Français*
et Un petit tour au Proche-Orient

GEOFFROY DE LAROUZIÈRE-MONTLOSIER, *Journal de Kaboul*

ALAIN QUELLA-VILLÉGER ET BRUNO VERCIER
Pierre Loti dessinateur – Une œuvre au long cours

ELOI VALAT, *Le Journal de la Commune*



Imprimé pour Bleu autour
par l'imprimerie La Source d'Or à Clermont-Ferrand

Dépôt légal : mai 2010

ISBN : 978-2-35848-015-4

LEÏLA SEBBAR

L'arabe comme un chant secret

Récit – Deuxième édition augmentée

Comment vivre séparée de la langue de son père, l'arabe ? Leïla Sebbar témoigne de son obstination d'écrivain face à cette question pour elle lancinante, depuis l'Algérie coloniale, où elle est née d'un père algérien et d'une mère française, jusqu'à Paris, où elle écrit son père dans la langue de sa mère. L'un de ses livres les plus personnels et émouvants.

Parmi ses derniers ouvrages aux éditions Bleu autour : *Voyage en Algéries autour de ma chambre* (abécédaire, 2008), *Les femmes au bain* (2^e édition augmentée, 2009), *Aflou djebel Amour* (collectif, mai 2010), *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* (réédition, octobre 2010) ; aux éditions Elyzad : *Mon cher fils* (2009), *Fatima ou les Algériennes au square* (réédition, mars 2010) ; aux éditions Al Manar-Alain Gorius : *Une femme à sa fenêtre, nouvelles du grand livre du monde* (dessins de Sébastien Pignon, octobre 2010).



UNIVERSITY OF CHICAGO



103 739 926

10€



9 782358 480154

LA PETITE COLLECTION
DE BLEU AUTOUR